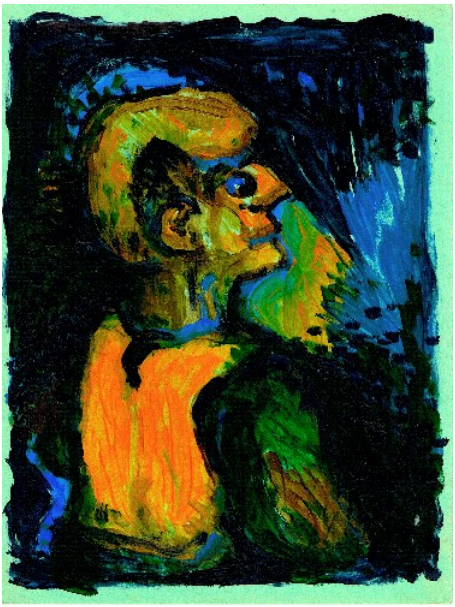
RETOUR VERS CLIFF END

(première partie)

Xavier HIRON



Personnage en bleu et orange, acrylique sur carton coloré
© Xavier Hiron, 2002

Nous sommes en 1926. Alan est un violoncelliste renommé. De retour vers le Londres de ses débuts, à l'issue d'une tournée mondiale triomphale, Alan est assailli de troubles, de questionnements et d'un pressentiment. Qu'est-ce qui pourrait bien l'attendre, lui qui n'a rien de particulier à espérer de la vie que la lente continuation de sa carrière, à Cliff End, la charmante petite bourgade côtière de sa jeunesse ? Car un évènement tout à fait imprévu pourrait venir éclairer d'une façon décisive les fondements de sa vie d'artiste. Jusqu'à décider, à son insu, de son devenir…

SOMMAIRE

Retour vers Cliff End 3
Exergue : 5
Chapitre 1 6
Chapitre 2 10
Lune et vague 14
Chapitre 3 15
Chapitre 4 19
Soir et terre 23
Chapitre 5 24
Chapitre 6 28
La falaise 32
Chapitre 7 32
Chapitre 8 36
Les deux dames de nage 40
Chapitre 9 41
Chapitre 10 45
Chapitre 11 50
Chapitre 12 54
Architecture 58

Retour vers Cliff End

(un cas de sublimation)

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS

Tout terme porte un sens. En toute circonstance, la justesse de ceux-ci est essentielle. Pour la survie d'un texte – qui est la seule justification de l'écriture -, elle est même salvatrice.

J'ai compilé un de ces textes sous la forme d'un roman que je livre, dans sa contexture spécifique et sa complexité éclairante, dans les pages qui vont suivre. J'ai donc endossé, puis pris à bras-le-corps mon rôle d'écrivain. J'ai mené ce texte à son terme : j'en ai épuisé la trame et achevé la logique. Le texte en lui-même a tout dit de lui-même.

Il n'y aurait rien à rajouter. Sauf que… se serait sans compter avec les persifleurs. Sans se soucier des assoiffés du jugement et de mauvaise exégèse : ces fomenteurs de procès d'intention. Se serait sans compter avec la multitude de ceux qui ne lisent pas les textes, mais se contentent de les soupeser à l'aulne de la conscience morale, qui n'est rien d'autre que la défense des intérêts particuliers. De là naît le conformisme.

Je me suis donc senti obligé d'endosser un autre habit. Et un autre personnage, alors, est entré en scène : celui du défenseur de ses textes. Cette attitude m'a été dévolue a posteriori. En cela consiste la justification de ma

démarche textuelle (certains diraient « littéraire ») qui, de ce fait, prend place dans une postface.

Une postface, comme son nom l'indique, se positionne après. Elle se lit donc dans le prolongement d'un texte initial. Cet avertissement n'a d'autre visée que de souligner l'importance primordiale que recèle, à mes yeux, cette simple recommandation.

Outre que ladite postface discute des arguments du récit et contient donc des principes discursifs de nature à influencer la vision que pourrait s'en forger le lecteur, il importe de signaler que celui-ci est avant tout appelé à juger sur pièce. C'est-à-dire à se forger sa propre opinion. Cependant, il ne pourra y parvenir valablement que s'il a pris connaissance, au préalable, des éléments constitutifs dont est porteur le roman. Que s'il s'en est imprégné ; puis s'en est emparé. Pour ensuite seulement les comparer à la lecture que l'auteur se fait lui-même, et a posteriori, de son propre travail d'écrivain, dans le contexte particulier où le roman a été écrit.

Raison pour laquelle je supplie le lecteur de conserver sa fraîcheur et sa disponibilité d'esprit, en ne faisant pas d'une postface un préalable à sa propre découverte romanesque.

Qu'il se laisse plutôt guider par la surprise de la découverte.

* * *

Exergue :

C'est à toi
Que cette vie sera confiée
Petit bonhomme de trois pommes
De haut
Quand notre vie prendra congé.

C'est pour toi
Que toutes les cloches sonneront
Leurs angélus sourds et ronds
Pendus aux cous de leurs églises.

Et que le vent
Dira sa chanson des saisons
Quand nos âmes et nos brandons
Oublieront le poids de nos rires.

Et tu n'auras rien à écrire
À nos cœurs froids, à nos sourires
Lorsque nos voix se seront tues
Au grand silence de nos rues.

Aussi, je te bénis
Tandis que je le peux ainsi :
D'un souffle d'ange de nos vies
Que je te confie, aujourd'hui.

Petit bonhomme de trois pommes
De haut.

Héritage

* * *

Chapitre 1

Comme à l'accoutumée, au moment de lever son archet, Alan ressentit un fin pincement au cœur. Il inspira profondément, ferma les paupières avec application. À cet instant précis, il était impossible qu'il n'y eût jamais un silence complet dans l'habitacle du théâtre. Toujours un grincement de chaise, une quinte de toux. Quelque part, une porte battait en sourdine. Mais l'important n'était pas là. N'était pas dans le détail qui bruissait au-delà de son être. L'important était ce vide qu'il tentait de créer à l'intérieur de lui-même.

Perdu dans cet espace de quasi apesanteur qui toujours l'habitait, il inspira de nouveau. Lentement, ses deux épaules se relevaient. Sous l'effort qu'il faisait pour se grandir sur sa chaise, la cambrure de ses reins s'accentuait. Puis il attirait un peu plus fermement le manche de son instrument contre son épaule. L'inclinait sur sa poitrine, le coude levé au-dessus de l'horizontale. Son cœur battait à plein. Et juste avant d'être envahi par cet atroce sentiment qu'il pourrait bien se rompre un jour, dans ce millième de seconde où s'exprimait toute la puissance de son appréhension, sa main se mettait à voler, son archet à virevolter et son esprit, perdu dans cette demi-absence de sa conscience, n'était plus que musique.

Ainsi Alan entrait-il dans le monde touffu de la musique... Le noir régnait toujours en maître autour de lui. Car tout absorbé qu'il était par l'exercice de son talent, dans cette concentration extrême de sa pensée qui cadençait les notes, Alan ne rouvrait jamais les yeux. Pas même l'espace d'une seconde. Il percevait bien, quoiqu'un peu confusément, il est vrai, les éclats de lumières prodigués par la rampe qui, doucement inclinée vers sa frêle silhouette, se balançait derrière les volets clos de ses paupières, telle une série d'astres surchauffés. Il percevait leur éblouissement, leurs halos saccadés et fuyants, mais sans les voir vraiment ni chercher à s'attacher à eux. Ainsi chassait-il hors de lui la moindre éventualité d'un détournement, fût-il minime, de son attention.

Alan était tout à la ferveur intérieure qui s'était emparée de lui et que lui procuraient les fils de crins glissant sur les longs torons de métal. Tout à cette recherche d'une pureté de sons absolue. Car la musique était

pour lui d'une telle exigence ! Elle réclamait qu'il fût entièrement à elle, comme deux esprits enlacés l'un à l'autre pour un moment d'éternité. Et ce moment venait en lui, presque flottant et toujours décisif ; incertain, mais toujours invariant, tandis que le défilement des portées magistrales, perdues dans le dédale secret de son cerveau, contribuait à prolonger cet instant de complétude au-delà du possible.

Jouant toujours sans partition - ce qui le fascinait lui-même -, c'était une formidable intériorité qui s'emparait de lui tandis qu'il entamait Purcell, recréait Dvořák, harcelait Bartók. Il lui suffisait de fermer les yeux et ce miracle, pourtant si improbable quand il y réfléchissait, s'accomplissait de nouveau : la musique vivait en lui. Il ne voyait jamais aucune image précise défiler derrière ses yeux mi-clos. Ne percevait aucune forme s'agiter sous ses paupières feutrées, tant il se claquemurait derrière leurs deux membranes de peau fine. Pas même une page qui dansait. Pas l'ombre du défilement des temps et des mesures, des pauses et des changements de tons. Ses doigts voltigeaient dans l'air, tout en plaquant inlassablement les quatre cordes tendues sur cette fine pièce en bois d'ébène. Puis ils continuaient de glisser à une vitesse prodigieuse - une vitesse qui paraissait inconcevable à l'ensemble de ses auditeurs…

Car dès l'entame des notes, Alan sentait qu'ils étaient captivés. Un silence profond était tombé subitement et lourdement. Un trouble indistinct avait gagné la moindre particule de l'air surchauffé à blanc. C'est que la pureté des sons était toujours au rendez-vous. Les tonalités vibraient autour de lui avec une justesse déconcertante. Au sein des ébats opiniâtres de sa prestation, toute phrase musicale prenait une consistance surréelle. Une à une, elles s'ébrouaient en douceur, comme fraîchement mises au jour sous les coupoles des capitales où il se produisait : éclatant ici, tels des bouquets de roses ; là, telles des gerbes de pivoines. Ainsi couvées de dorures fragiles, ourdies de guirlandes frivoles, elles venaient s'accrocher avec ostentation aux arrêtes des chapiteaux qu'on devinait à peine sous la pénombre. Ces phrases qui s'élevaient les unes après les autres, empreintes de cette rigueur ascétique si caractéristique de sa façon d'interpréter les partitions, allaient comme rejoindre les arcades et les lanterneaux, puis se mêlaient aux lignes fluides des rotondes. Et au soir de chaque nouvelle prestation, un théâtre dans son entier, empli de godrons et de stucs, ourlé de couronnes et de voilages, se mettait à vibrer sous son archet.

Et les sections, puis les mouvements de chaque pièce de s'enchaîner… Leurs contextures s'entrechoquaient, venant remplir les espaces atemporels de ces grands dômes assombris. Leurs échos assourdis s'enroulaient langoureusement autour de chaque colonnade. Leur velouté entrait en vibration étroite avec les boiseries et les lambris qui sentaient bon la cire. Les crescendos et les arpèges les accompagnaient, se promenant autour des galeries, comme pour s'aller blottir sous quelque vague coursive. Chaque théâtre où il jouait, chaque opéra qu'il visitait, ces bâtiments ostensiblement pompeux, toujours recroquevillés sur eux-mêmes et où venaient s'entasser des foules sidérées, semblait vouloir s'en imprégner. Et, en totale osmose avec ces habitacles durcis au feu de leur interminable attente, telles des caisses de résonances tendues vers l'immanence des vibrations à venir, chaque auditeur espérait s'en laisser pénétrer.

Ainsi, hors d'Alan, la musique fluait. Elle se mouvait autour de publics subjugués : toujours présente, mais impalpable à la fois, et aussi douce qu'un mirage. Alan retenait presque son souffle, lui aussi, les yeux rivés vers l'intérieur de soi. Ses doigts couraient sur le granité du laiton, les barrettes lissées par l'usure, son corps comme coulé au creux de l'instrument. Pour autant, la mécanique de ses gestes restait sobre et économe. À peine se permettait-il de temps à autre un léger hochement de tête ou un frémissement de narine. Et les mesures, à tour de rôle, se succédaient dans la pénombre tranquille, tels des dominos qui trébuchaient les uns sur les autres dans leur alignement fatal. Les cadences étaient puissantes et rythmées, douces et fortes à la fois. Mais elles étaient solides et précises. Les harmoniques leurs répondaient en de lointains échos, s'étirant en longueur dans cette profondeur captivante d'une salle enténébrée.

Toutes ces subtilités étaient surpuissantes. Elles étaient empreintes de cette qualité inégalable de la justesse mêlée d'ivresse. Et cependant, toutes sonnaient d'une façon si parfaitement hallucinante, telles des explosions ! Les coups de crin qui redoublaient d'énergie battaient comme des cœurs à l'unisson de son être. Il ne faisait plus qu'un avec cette matière insondable de la musique qui s'épanchait hors des ouïes de son violoncelle. Elle, elle se répandait, telle une onde infiniment longue et souple dont il se serait gorgé, en des temps ancestraux. Une onde qui, tandis que ses doigts effleuraient à peine l'instrument, se déversait mystérieusement dans

l'habitacle de la scène, depuis ce ventre éblouissant de l'ossature d'un instrument.

Ainsi Alan ne faisait-il plus qu'un avec son instrument. Une fois encore, il faisait corps avec le galbe altier de ses flancs, l'arc subtil de son manche, la peau sensible de son vernis. À chaque nouveau contact, en toute connivence avec cette bête étrange qui vibrait avec lui, il sentait qu'était en germe l'essence même de la musique, alors que s'annonçaient déjà les dernières secousses du concerto. Car déjà arrivaient les dernières mesures, tels des soubresauts violents, des plaintes agonisantes. Gutturales, elles revenaient du fond de cet enchaînement obscur et pourtant libéré de sa mémoire. Cependant, jusqu'au dernier coup porté, tout, en lui, restait en parfaite harmonie. Tout était admirablement tenu par ses mains fermes et agiles. Tout était comme impeccablement coulé dans cet axe implacable du temps et de l'espace magistral de la mesure. Et tout, jusqu'au soupir ultime qui s'avançait irrémédiablement, ne faisait plus qu'un dans cette exceptionnelle communion du lieu, des êtres et des choses. Une union sacrée qu'il avait su, une fois encore, provoquer...

Ainsi cheminaient tous ses sens, dans ce brouillard intense que lui procurait la musique. Et ainsi arrivait toujours, pour Alan, le final tant attendu. Cette tension, la plus extrême qui soit, cette éclosion salvatrice... Une note tenue dans un ardent silence. Une quinte ascendante, suivie d'un triolet rageur, l'avaient précédée. Après un souffle de répit, tout ne tenait plus que dans ce dernier coup d'archet qui s'appesantissait dans l'air atone. Et comme toujours, ce tonnerre d'applaudissements qui s'ensuivait ponctuait invariablement ses efforts. Faisait comme corps avec l'espace des sons qu'il venait de quitter... C'était réellement une libération qui tressaillait en lui. Du fin fond de lui-même, un grand soulagement vital s'accomplissait. Une éclipse totale de soi s'achevait, avant que se retrouve le clair-obscur de sa pensée, dans cette douce chaleur de sa demi-conscience. Pourtant, à peine un halètement soulevait sa poitrine. À peine une goutte de moiteur sur le bord de ses tempes…

Alors, Alan se levait. Méthodiquement, il dépliait sa longue silhouette fine. Il avançait de deux pas vers cette clameur à tout rompre qui l'enveloppait. Parfois trois, lorsque la scène était profonde. Il inclinait le buste vers le premier parterre, dans une gestuelle résolue - cette sorte de rituel qui confinait à un adoubement -, et le vacarme, par devers lui,

augmentait. C'était sa récompense ultime. Cette ovation venait se fracasser contre son cœur, comme un accord secret qu'il cherchait à sceller à chaque fois avec ce caractère invariant de la musique. Une union renouvelée qui lui broyait les sens. Puis il tournait les talons, pour s'aller perdre enfin derrière les lourds rideaux de velours noir, non sans avoir salué une dernière fois, d'un geste empli d'une profonde humilité et de sa discrétion coutumière, cette foule qui l'acclamait à coups redoublés.

Chapitre 2

C'était une grande maison. Une demeure d'inspiration victorienne. Seule à l'écart du village, elle nichait sur un replat de la prairie, à quelques encablures de la falaise. Là, sa silhouette s'imposait à tout promeneur, sous l'avancée de la corniche. La plupart du temps, l'herbe qui l'entourait était verte et profonde. Elle balançait mollement ses brins dans le silence et l'on voyait se dessiner à sa surface, de temps à autre, des zébrures moirées qui ondoyaient par intermittence. Ses longues tiges blanches battaient au vent sous une brise du printemps qui faisait miroiter le luisant de ses feuilles, la tendreté de ses épis. Son molleton cernait entièrement cette maison, mis à part quelques buissons disséminés vers l'intérieur des terres. Mis à part aussi un petit carré de pierres profondément enrochées, d'où débordaient des fleurs. Leurs massifs étaient parfaitement ordonnés, comme un galon courant sur l'habit d'un majordome. Leurs couleurs étaient chatoyantes, à cette époque de l'année.

De l'autre côté de la maison, loin en direction de la falaise, l'herbe devenait plus rase. Le plus souvent, elle était courte sur tige et présentait un teint jauni. Des plaques d'herbe mordorée se dessinaient par paquets, créant, dans cette frange desséchée, comme un effet de peau de léopard. Elle se raréfiait ensuite, cette herbe couleur cendre, lorsque s'empruntait le long chemin des crêtes qu'avaient creusé, au fil des temps, dans cette terre ocre-brune, les bêtes et les hommes. Quelques enjambées plus loin, après avoir quitté ce fin tracé dont le profil en auge entaillait un sol fragilisé de grains meubles et grossiers, gisait le tombant vertigineux de craie blanche.

Le vent, au-dessus de la falaise, tournoyait magistralement, emmenant dans son large sac sa moisson impétueuse de nuages. Tantôt, des nimbus se pressaient les uns contre les autres, dans un amoncellement de gros ballots de laine vierge. D'autres fois, des cumulus aux formes rembourrées jouaient dans ce grand champ d'azur qui, dans le lointain, tutoyait la mer. Au-delà des cirrus, on voyait se créer des traînées aux extrémités violacées qui découpaient le ciel en bandes régulières. Avec elles, la toute-puissance des courants de la stratosphère se devinait au zénith, dans cette obstination que semblait vouloir mettre le vent à étirer sur toute la largeur du ciel ces longues stries blanches.

C'était donc une bien grande maison. Personne ne se souvenait plus, dans le comté, qui avait eu l'idée de la construire à cet endroit précis. De la placer un peu à l'écart de la route principale, hors de la vue du passant pressé. Loin du va-et-vient des charrettes poussives ou du vrombissements assourdissants des puissantes voitures. Personne ne faisait plus attention à elle, blottie comme elle était à l'écart des regards, sa toiture d'ardoise engoncée dans cette châsse de verdure tendre. C'était juste une grande maison de briques rouges, aux huisseries couleur crème et à la façade élégamment fleurie.

La porte d'entrée, placée en léger retrait du corps principal de bâtiment, était protégée des intempéries par un auvent taillé en pointe. À l'étage, on apercevait quelques motifs dessinés en losanges qui alternaient, noyés dans la sobre maçonnerie, avec des croisillons à colombage. Les fenêtres étaient de formes variées. Une série de quatre ouvertures oblongues habillait chaque tourelle d'angle ; tandis que de larges baies vitrées occupaient benoîtement le reste des espaces libres, se répartissant harmonieusement sur les pans amples des cloisons de la devanture. Un petit air anglo-normand semblait vouloir percer.

Sur un angle opposé à la mer, un peu de vigne vierge tentait de s'accrocher timidement. À chaque bourrasque de vent, ses feuilles frissonnaient, et leurs formes frisottaient, telles des crêtes de vagues ou des ailes de papillons. Leurs mouvements répondaient à celui, bien plus lent encore, des nuages. À celui de la mer, aussi, qui dansait avec allégresse au pied de la falaise, en s'enfuyant vers l'horizon. Et le vent jouait continuellement dans cette frondaison, y compris les jours de grand calme, faisant le vide autour de cette vigne vierge en chassant de ses entrailles

jusqu'aux essaims de passereaux. Et tandis que le vent aérien s'égaillait dans les voilures de l'azur, virevoltant en tous sens vers les confins du paysage, jetant à la volée ses pirouettes et ses vrilles, il ne subsistait rien, dans ce vaste univers liquoreux du ciel, que le vol majestueux des goélands que ce grand vide enivrait.

C'était donc une large maison. Une demeure à l'allure adoucie. Un endroit calme à vivre, qui se laissait facilement accaparer. Son toit légèrement tassé semblait vouloir se couler dans ce défaut de la colline où elle avait été bâtie, anciennement. Elle voulait assurément se faire discrète : rien qu'une vague parmi les ondulations lentes de la terre, les vaguelettes acérées de la mer. Elle se voulait solidement ancrée dans cette longueur de la saignée, comme un bateau s'agrippant au flanc de sa digue concrète, en toute sécurité. Et, depuis le temps qu'elle résistait aux coups portés par le vent, aux furies redoublées des tempêtes ; depuis le temps qu'elle arrondissait solidement sa carcasse contre les assauts sévères de la grêle ; qu'elle se cabrait sous la violence des orages, elle avait fini par se faire accepter, semblait-il, au sein de ce décor grandiose qui l'entourait.

Tout cela contribuait à renforcer cette impression tenace de grand calme qui s'érigeait autour de la maison. Sa stature était paisible et sa silhouette charmante. Les rideaux de dentelle qui s'exhibaient aux fenêtres, derrière les vitres claires de la façade, venaient confirmer cet état de fait de sa plénitude. Les tapisseries, que l'on devinait dès le chemin, avertissaient d'un intérieur cossu, avant même qu'on en ait franchi le seuil. Tout, en elle, était avenant, depuis ses proportions soignées jusqu'à sa silhouette sobre, et au choix des matériaux de construction qui fleuraient bon le naturel. Rien d'excessif, non plus, ne venait déranger l'œil qui, au hasard d'un détour, cherchait à en apprécier l'équilibre. Rien, dans cette composition très ordonnée, ne tentait d'en surcharger les lignes essentielles.

De cette réussite esthétique, il se dégageait le sentiment profond qu'une relation privilégiée s'était instaurée avec la mer. De fait, elle lui faisait face, en quelque sorte, par l'un de ses côtés étroits d'où surgissait, tel un œil alangui, une large baie vitrée. Et ce grand organe clair surplombait la mer, semblant darder au loin, tout en plongeant son regard vers l'infini des vagues, comme absorbé par le lent scrutement des chemins qui se faisaient et se défaisaient sur l'épiderme argenté du corps plastique de la mer. Comme de sages écoliers ou de petits insectes très appliqués, de tranquilles

bateaux de pêche la sillonnaient, imprimant sur son dos métallique les marques évanescentes de leurs puissants labours.

La mer, cependant, restait docile. Elle se laissait faire, aussi accueillante qu'elle pouvait l'être pour ces paysans patients de la mer, ces fiers laboureurs des grandes profondeurs. Lorsqu'un large beau temps rutilait dans le ciel, elle semblait vouloir s'effacer, sous les regards insistants qui la dévisageaient. C'est qu'elle était toute à ses jeux tranquilles de vagues. Toute à ses longs mouvements de paquets d'eau qu'elle agitait sous les embruns. Elle était toute accaparée par les lents creusements des ondulations limpides de son corps, telle une diane chasseresse se prélassant. Toute entière à réparer les lourdes cicatrices blanches que les bateaux, dans leur labeur insigne, s'échinaient à taillader sur la surface fluide de sa peau.

C'était une maison très douce qui regardait la mer… Et cette dernière lui tenait tête, lui faisant face ostensiblement. D'instinct, il s'était établi comme un lien attendri entre ces deux entités. Un lien s'était tissé entre elles : l'une, la jeune fille à l'essence virginale, peut-être, et comme batifolant dans l'étendue de son jardin ; l'autre, cet être attentif et solidement mature qui la couvait de sa chaleureuse présence. Car la maison était pour la mer comme une âme docile. Elle la surplombait avec candeur, cherchant à maintenir vivace, dans ses yeux enfouis, cette infinie douceur qui s'exhalait d'elle. Oui, elle cherchait à maintenir cette chaleureuse bienveillance, encadrée qu'elle était entre les huisseries paisibles de ses fenêtres. Et lorsqu'on prenait place dans cette bénédiction de sa lumière, telle que prodiguée par ses larges ouvertures translucides de verre, quelque chose d'intensément réconfortant se mettait sur l'instant à émaner d'elle.

* * *

La vague est sur la mer
Haute comme un géant.
Et au-dessus, la sphère
Luit, désespérément.

Car elle vient de loin
Cette âme pénitente

Qui mène sa colère
Dans sa marche hésitante.

D'aussi loin qu'elle vient
Cet astre débonnaire
Qui sourit à la nuit
Et luit très gentiment.

La lumière de l'une
Se reflète dans l'autre.
Quand dans l'autre fulmine
La pensée de l'éther.

L'une et l'autre cheminent
Pourtant, dans le grand soir.
Et leurs âmes se mirent
Dans les sentiers du noir.

Et puis réapparaissent.
Et luisent de nouveau
Sur le dos de la mer
Et les nuages gros.

Et cheminent ensemble
Se répondant sans cesse.
L'une, sereine et fière
Et pensive sur l'eau

Quand l'autre, de colère
D'encre noire féconde
Va, se jetant sans fin
Sur sa grève sonore.

Lune et vague

* * *

Chapitre 3

L'air était printanier. Le ciel, frais et ensoleillé. L'animation qui se créait en plein cœur de la ville, en ce début de matinée, était enjouée. Alan aimait, lui aussi, à déambuler dans les cités qu'il traversait. Il y vaquait, au gré des ruelles et des allées. Il s'immisçait dans ces courants de vie qui emplissaient les boulevards et irriguaient les veines des faubourgs. C'était sa façon à lui de se retrouver, de se régénérer. De se redécouvrir lui-même, après chaque concert qui toujours le vidait. Une façon qu'il avait de reprendre le pouls du monde qui l'entourait. De se plonger de nouveau dans cet univers concret dont il avait instamment besoin : l'univers de ceux – ils étaient innombrables - qui lui ressemblaient.

À présent, il descendait l'avenue de l'Opéra. Les trottoirs étaient larges et les immeubles prospères. Il attachait de l'importance à les dévisager. Il s'appliquait à en examiner scrupuleusement chaque façade, et chacun des détails qui les composaient le frappait. Les portes-cochères massives, les ferronneries exubérantes, les balcons en saillie, les luminaires ouvragés. Et juste en dessous des corniches, il y avait ces gros œils-de-bœuf à l'allure endormie… À se fondre ainsi dans la foule des gens qui déambulaient au sein des flots pressés inondant le pied des édifices, les yeux comme rivés au loin, Alan perdait peu à peu le sens de sa propre identité. À flâner près des gens animés ou au contraire désœuvrés, ou près de ceux que leur activité économe rendait statiques, il lui semblait qu'il se diluait lui-même. Mais c'était pour mieux reprendre la mesure de sa propre dimension humaine. Ainsi recollait-il doucement à ce précieux environnement qui daignait l'accueillir.

Nombreux étaient, en effet, les patrons-ouvriers postés sur le pas de leur porte ; ou les garçons de café, en complet veston blancs et noirs : ces serveurs, dressés à l'affût aux terrasses de leurs troquets, une main négligemment glissée dans leur tablier. On voyait aussi, de temps à autre, des représentants de ces petits métiers oubliés, dont l'humilité le touchait. Lui-même, par le passé, avait croisé, dans cette même ville de Paris, de simples porteurs d'eau ; des colporteurs de toutes sortes ; des vendeurs ambulants qui démarchaient à la criée ; et jusqu'à un vannier, assis dans l'encoignure d'une porte. Bien sûr, il ne comptait plus les orgues de

barbarie actionnés à la force du poignet par d'oisifs paroliers aux chants rudes et saccadés. Souvent, il s'arrêtait pour les écouter, tentant de déchiffrer ce que leurs chansons criardes signifiaient. Mais le barrage de la langue laissait subsister un doute incertain sur les finalités profondes que ces poésies évoquaient.

Pour l'heure, il descendait le boulevard. Au tout début de sa carrière, il y avait vu des omnibus à impériale tirés par deux ou quatre chevaux. Aujourd'hui, tous les bus étaient flambants neufs et fraîchement motorisés, tandis que de vastes berlines d'acier, tout autour d'eux, tels des insectes caparaçonnés, commençaient à vrombir et se multiplier. Lui-même pouvait, s'il le désirait, profiter à son gré d'une de ces grosses automobiles : par exemple ces Daimler qu'on lui fournissait avec chauffeur, lorsqu'il était reçu par un comité de mélomanes attentionnés. L'un de ces hommes de goût venait, presque invariablement, le chercher sur le quai de la gare lorsqu'il arrivait dans chaque ville nouvelle où il se produisait.

Les longs mois qui venaient de s'écouler l'avaient accaparé en continu, le conduisant de la toute récente Leningrad à l'ancienne Varsovie, de l'austère Prague à la Vienne illuminée, de la froide Zurich à la belle et frivole Milan. Ensuite, il avait eu l'insigne honneur d'être invité à donner un récital exceptionnel à Tokyo, exécuté face à l'Empereur, à l'occasion d'un jubilé notoire. De là, il s'était embarqué pour l'Amérique du sud, et enfin les Etats-Unis. Dans ce nouveau monde qu'il découvrit alors, il avait enchaîné les concerts, les cours et les sessions de travail au sein des institutions les plus renommées du nouveau continent. Tout ce périple l'avait éloigné de sa vieille Europe durant plus de deux longues années.

Aussi était-il soulagé de retrouver Paris. Il s'y sentait un peu comme en convalescence. À tout le moins, il était en phase de réapprentissage d'une société qu'il avait quelquefois appréciée. Il réintégrait progressivement un monde qui, somme toute, lui convenait parfaitement. Il y conservait quelques attaches précieuses et des souvenirs marquants. Des souvenirs qui lui tenaient à cœur dans un cadre qu'il chérissait. Et ces souvenirs le rapprochaient, en pensée tout au moins, de ces années d'adolescence passées à se familiariser avec un instrument qui, aujourd'hui encore, lui fournissait, aux yeux des foules éberluées des mélomanes du monde entier, sa légitimité.

Chemin faisant, il profitait doublement de ce temps libre qu'il s'accordait. Ses promenades le menaient au fil des rues, sans idée préconçue. Il dirigea ses pas vers le grand bâtiment de la Comédie Française. Si le programme était alléchant, il prendrait un billet pour le soir même. Puis il flânerait dans cette cour spacieuse du Palais-Royal, remplie d'histoire et de saints noms et qui continuait d'attirer à elle quelques-uns des plus grands personnages de ce siècle.

Plus tard, son billet en poche, il traversa le Louvre, puis le jardin des Tuileries. Le musée, qu'il connaissait par cœur, ne le tenta pas outre mesure, en ce bel après-midi qui resplendissait. Il préféra continuer de marcher au gré de ses envies, pour se dégourdir les jambes et se délasser l'esprit. Surtout, il nourrissait en lui le sentiment qu'il devait s'emplir d'une force nouvelle. Car une énergie sereine coulait au sein de cette ville. Une énergie dont il cherchait à se fortifier. Des images lui revenaient en mémoire et, bien qu'il ne se soit jamais essayé lui-même à cet exercice ardu de la composition des œuvres, il avait l'impression de mieux ressentir, blotti entre ces murs urbains, le chemin laborieux de ceux qui l'avaient précédé dans cette voie délicate de la musique. Il percevait à quel point ce langage léger, et par essence abstrait, de la musique tissait un lien profond avec le monde concret dans lequel il plongeait ses racines.

Au débouché du jardin, il avait en ligne de mire la silhouette claire de l'obélisque. Un peu plus loin sur la gauche, au-delà de cette enfilade d'immeubles qui bordaient la Seine, se dessinait la grande majesté de cette tour d'acier qui symboliserait pour toujours, désormais, au cœur de l'agglomération grandiose de Paris, la modernité. C'était comme un emblème d'évidence et de netteté qui émergeait au-dessus de la ville.

À travers le prisme de ces hôtels particuliers qui bordaient les parcs privatifs et les jardins publics, grâce à cette proximité perceptible de l'eau mouvante qui l'accompagnait, Alan gardait en lui cette idée précieuse d'une ressemblance, voire d'une souterraine filiation, entre Paris et Londres. Le théâtre de sa jeunesse, qui s'était enracinée à la charnière de deux siècles meurtris, restait bien sûr irrémédiablement gravé dans sa mémoire, et les images qu'il y avait développées primaient sur tout autre souvenir. Mais, empreint de ce lyrisme modeste qui affleurait parfois en lui, il s'était laissé aller à imaginer que ces deux villes ne représentaient, en fin de compte, que les deux facettes opposées d'une seule et même entité. Qu'une seule et

même personne les habitait, laquelle ne se différenciait, aux yeux des passants attentifs, que par les toilettes qu'elle portait. Il y débusquait la même pulsation vibrante. Le même désir ardent et vital de rigueur et d'indéfectible grandeur, là, caché sous cette profusion de détails qui font d'ordinaire le charme et l'attrait de toute féminité…

Mêlé à la foule qui montait et descendait la rue pour passer d'une rive à l'autre, Alan prit le pont de la Concorde qui se présentait à main gauche. Au milieu de l'ouvrage, il s'arrêta pourtant, afin de s'appuyer sur le parapet. Au loin approchait un chaland. Le ciel faisait miroiter les vagues que générait, tout autour de lui, sa carlingue assombrie. Semblant lui répondre en écho, la gare d'Orsay se mit à son tour à briller de tout le flamboiement de ses hautes verrières. L'air était vivifiant et étincelant de vigueur.

Alan adorait voir l'eau scintiller. Il adorait la voir s'épancher entre ses deux rives canalisées. Il aimait s'imprégner de cette idée que l'onde qui fluait inexorablement sous les ponts de Paris était d'une matière semblable à la musique. Que toutes deux, musique et eau, comme rassemblées en un fluide réunifié, étaient de surcroit d'une nature identique au temps. Que l'onde et la musique étaient du temps lui-même : mesurable et pourtant infini. Sensible et pourtant immanent. Et chacune d'elles coulait en lui avec une telle grâce, empreinte d'une telle harmonie qu'elles finissaient, ensemble, par former avec lui un continuum salvateur et puissamment réparateur…

À vrai dire, lorsqu'il se redressait pour considérer le trafic des voitures qui s'engageait sur l'ouvrage d'art ou bien le flux haché des piétons qui empruntaient le trottoir où il avait lui-même pris place, Alan percevait combien la musique moderne, à leur semblance, s'était peu à peu détournée de cette limpidité sereine et originelle. Elle aussi, à l'égal de ces courants contradictoires qui heurtaient les hommes de nos jours, s'était faite plus syncopée et plus dévastatrice que par le passé. Et sous l'effet de secousses abruptes, voire brutales, elle s'était laissée peu à peu morceler. La musique avait développé, notamment durant ces deux dernières décennies, des formes plus outrancières et plus vindicatives que dans ses périodes d'apogée. Des formes qui ressemblaient aux temps déstructurés qui s'établissaient inexorablement sous le ciel lézardé des hommes, infléchissant méticuleusement, et avec une assurance incontestable, la

destinée de ce siècle bousculé. Mais cette perception des choses, quoiqu'elle fût insidieuse en l'esprit d'Alan, n'affectait pas en lui cette exigence d'unité dont il ressentait le besoin et dont il tentait de traquer la moindre bribe saillante à travers l'épaisseur de la ville.

Après quelque temps passé à méditer ainsi au fil de l'eau, Alan reprendrait bientôt le chemin des quais, longeant les étals des bouquinistes, les hôtels de luxe, ainsi que les fameuses boutiques d'antiquités. Il poursuivrait son périple enfantin, remontant par cette rue des oiseleurs dont le vacarme habituel le charmait invariablement. À la suite de quoi, s'il en avait le courage, il irait rejoindre cette île du fleuve où son être à l'abandon se laisserait envelopper des plis majestueux aux longs drapés des pierres. Car il pénètrerait enfin en cette belle Notre-Dame, cet édifice vertigineux qui s'élançait vers les hauteurs du ciel avec la vigueur surprenante d'une étincelle, sous cette profondeur spacieuse et insondable de l'azur. Comme il le referait volontiers, et si inlassablement, des jours, des semaines et des années durant, tout ce long chemin de la reconstruction de soi, si la musique qui intimement l'habitait lui en laissait le loisir... !

Chapitre 4

Après quelques pas sur la chaussée humide et luisante, elle se protégeait la tête sous la capuche de sa gabardine. Prise dans ce matin brumeux, elle n'était bientôt plus qu'une forme qui s'en allait, toute simple et pimpante, en tournant le dos au tumulte insistant de la mer. Sa silhouette était comme effacée par les traits fluides de la pluie. Comme gommée par la main inconsistante de la brume.

Elle venait de quitter cette demeure vieillie de ses parents. Ce n'était qu'un modeste cottage sombre et bas, engoncé sous son chapeau de chaume au pelage grisé. Rien qu'une ancienne bâtisse décrépite, avec ses jardinières encombrées de géraniums pimpants et ses floraisons bien alignées aux rebords des fenêtres. Devant le corps d'habitation, s'étendait cette cour de terre damée qui attendrait son retour, tout au long fugace du jour. Implantée sur le côté opposé du village, là où commençait à se refermer l'anse des feuillages qui cernait la crique, cette maison-ci avait

gardé quelque chose de son allure de ferme d'antan. Fonction qu'elle assumait, peu ou prou, aujourd'hui encore, puisqu'un vieux métayer veillait toujours sur le rare bétail qu'elle conservait en ses flancs, depuis un logement attenant.

Elle, elle montait par la rue principale qui venait de la mer. Devant elle, elle ne voyait pas se dessiner, comme à l'accoutumée, la masse habituelle et réconfortante du village. Non, elle ne croisait personne de par les rues, car les âtres réconfortants du matin chauffaient encore dans les foyers. Tandis qu'elle avançait sous le crachin printanier, elle reconnaissait, se dévoilant les unes après les autres, les maisons de pêcheurs qui surgissaient de leur cocon de laine blanche. Elle reconnaissait ces murs de briques rouges qui alternaient avec des pans de baraques de bois, à claires-voies superposées. Lui étaient familières aussi leurs couleurs bigarrées : ces teintes vives et laquées dont on avait abondamment badigeonné les volets et les huisseries massives, près des portes austères que transcendait la brume.

Ce décor qui s'imposait abruptement à elle, malgré cette insistance du brouillard, était celui qu'elle avait toujours connu. Celui qu'elle côtoyait depuis sa plus tendre enfance, n'ayant jamais eu l'occasion de voyager en dehors de son comté. Elle montait à travers lui : à travers ce brouillard pénétrant qui annonçait, maison après maison, la fuite lente du paysage. Car toutes se délivraient une à une à sa vue, et comme avec parcimonie, ces masses sombres et molles des maisons, pour aussitôt s'estomper derrière sa fine silhouette blonde, comme si elles ne survivaient pas à l'avancée de son trajet. Tout autour d'elle, les rues qui portaient sa démarche étaient comme pavées d'une eau étincelante.

Après quelque temps de cette marche à pas forcés, le ciel commençait à se dégager. La brume n'était pas si tenace, en fin de compte, car elle était de fin de printemps. Elle, elle montait toujours à travers les rues silencieuses, tandis que le soleil paraissait au loin. Les masses du panorama, alors, se remettaient lentement à leur place. Le paysage, sur les hauteurs alentours, redevenait ce qu'il avait toujours été. Il s'agençait par plaques éparses, puis se redisloquait de nouveau sous l'effet d'une nouvelle zone vaporeuse. Car elles s'élevaient, ces longues plages blanches du brouillard, dans le matin sombre et froid, et le sol qui les délivrait les unes après les autres les faisait s'entrecroiser sur le fond lumineux des verdures.

Elle, elle voyait bientôt surgir dans le lointain la petite église de pierre grise et son enclos vert émeraude. Des dalles de pierre étaient enchâssées dans le tapis touffu que faisait, tout autour de l'édifice, l'herbe grasse, et elles semblaient y flotter en toute liberté. Elle connaissait ce lieu par cœur pour l'avoir maintes fois fréquenté : mais ce n'était pas l'heure, à présent, de s'y appesantir. Elle poursuivait son chemin vaille que vaille, montant toujours vers le sommet clair de la falaise, en direction de ce grand horizon barré de bleu et de lumière. Elle, toujours drapée avec application de cette douceur obstinée qui semblait l'habiter…

Au sortir du village, quelques fabriques se mêlaient à des granges industrieuses. La plus imposante d'entre elles était une brasserie. Malgré l'heure matinale, il subsistait un peu d'animation dans la cour aux portes largement ouvertes. Une charrette de belle dimension, au plateau bas et massif, en sortait, précédée d'un lourd cheval de trait. C'était un cheval blanc et puissant, à la crinière légèrement jaunie et qui s'arc-boutait tranquillement sous son collier de cuir rembourré de paille. Les ferrures et les pièces de bronze luisaient, clinquantes. Le paysan qui le guidait emmenait Dieu sait où sa précieuse cargaison : en l'occurrence, trois grandes barriques allongées sur le flanc, bien calées sur la ridelle arrière de la carriole.

Elle aimait l'austère majesté qui se dégageait de cet édifice. Son odeur de houblon que le vent diffusait de temps à autre dans ses sautes irrégulières. À cette heure timide de la matinée, les fragrances étaient des plus raffinées, puisque c'était le moment de la journée où les matériaux venaient d'être brassés, avant d'être enfermés dans leurs grands cylindres de cuivre briqués à l'extrême. Ces préparatifs annonçaient la longue macération quotidienne. À l'opposé du bâtiment, des annexes servaient à la conservation des grains d'orge et du houblon que l'on utilisait à cet effet. Ces denrées s'entassaient paisiblement dans le fond sombre de leurs silos. Des toits de forme conique, à la pointe légèrement inclinée et tronquée, marquaient la fonction de grenier que l'on avait assignée à ces curieuses maisonnées.

Elle aimait par-dessus tout l'agitation mesurée qui régnait autour de la brasserie. Le bruit calme des hommes et des chevaux. Le panache bleuté qui sortait, parfois, de la longue cheminée orangée. Le soir, souvent, elle paraissait vide, cette cour qui vivait et bruissait malgré tout, semblant

toujours respirer avidement, quoiqu'il advienne. Semblant ainsi toujours être en éveil... Son enseigne, qui enjambait le grand portail ouvert, était large et arquée, et les lettres de ferronnerie qui s'y entrelaçaient imposaient le respect.

Mais lorsqu'elle montait vers le haut des collines, un peu de cette lente animation qui entourait la mystérieuse préparation des fermentations la gagnait. Car elle se sentait appartenir à cette communauté des travailleurs. Chargée de cette sage humilité des classes ouvrières. Les croiser était donc naturel, pour elle. Et un peu de gaîté, parfois, à leur contact, transparaissait : ici, dans un sourire qu'on lui adressait ; là, dans un geste furtif ou amusé. On la dévisageait un temps, en la suivant du regard, tandis qu'elle passait délicatement devant les grilles grandes ouvertes : mais toujours avec cette précieuse et très révérencieuse politesse ; le regard rempli d'une déférence appliquée…

La brasserie était comme un jalon humain posé sur son passage, tandis qu'elle montait vers le flanc de la falaise. Dans son sillage, le temps était clair, désormais, bien qu'un peu morne encore, dans cette attente inexprimée du jour. Elle quittait les dernières bâtisses du village avec un semblant de précaution. Ensuite, elle prenait des contreforts un peu plus escarpés. Ayant délaissé la route principale à mi-pente, le chemin qu'elle empruntait s'entourait, pour un court moment, de hautes graminées qui se balançaient langoureusement. Il y avait, à cet endroit précis, une prairie où, parfois, quelques vaches paissaient. Mais on était trop près de la mer pour qu'elles y restassent longtemps, ou pour que se soient développées, autour des maigres pâturages, les haies typiques du Sussex ou de Cornouaille.

Puis, à mesure que le chemin se raidissait, l'herbe, tout autour d'elle, se raréfiait. Elle apercevait un peu plus en amont le faîtage du toit qui commençait à se dessiner sur la toile bleue de l'azur. La maison prenait forme à mesure qu'elle-même prenait pied sur le replat incertain du terrain. C'était comme toucher une récompense bénie que d'arriver en ce havre de paix ! À l'issue de ce périple qu'elle faisait une à deux fois par semaine, elle pouvait embrasser fièrement la maison tout entière du regard : complète et radieuse, comme lorsqu'on salue une personne aimée. Loin au-dessus de la ligne de crête, dans cette lumière limpide de la clarté du jour qui naissait encore, le soleil, pour elle, s'échappait de derrière la corniche. Et le ciel s'était mis de nouveau à briller !

* * *

C’est ce soir que la mer fournira
Son souci d’une manne fermière.
Et ce soir que sa voix unira
Le village à sa terre première.

C’est ce soir que le vent entendra
Se couler nos images guerrières
Dans le creux d’une ferme et d’un toit :
Bienheureux, et prospère, et sincère.

C’est ce soir que la haie rugira.
Que ses cris glaceront l’atmosphère.
Que le vol des oiseaux montera
Vers ce nid des nuages de l’air.

C’est ce soir que le temps innocent
Entrera dans la pluie des lumières.
Et ce soir qu’un rayon incident
Soufflera aux confins de la terre.

C’est ce soir qu’un sommeil roulera
Depuis l’aube, et venant de l’arrière
Son écho sur nos âmes sera
Tout le jour, jusqu’à sa nuit de pierre.

C’est ce soir que la mer sonnera
Dans nos rêves de feux et de fer.
Que le jour qui bientôt lèvera
De nos êtres devra se défaire.

Soir et terre

* * *

Chapitre 5

Le train roulait dans la vallée. Sa masse sombre et sonore vibrait avec effort sous le vent. Car il filait son chemin, ce train lancé à vive allure à travers la campagne. Son panache bleuté se devinait par moment lorsque, à la faveur d'une colline arrondie, une courbe venait le faire dévier incidemment de sa trajectoire rectiligne. Alors, les wagons se mettaient à brinqueballer, agités qu'ils étaient par les soubresauts imposés du relief ou les irrégularités inconfortables des rails. Mais rien n'entravait la marche en avant de la fringante machine, dans cette course tendue vers sa prochaine destinée. Rien ne venait la perturber, en effet, tant elle était avidement lancée vers son point d'arrivée.

Cette matinée-ci était des plus éclatantes. L'air qui passait par l'entrebâillement des fenêtres sentait le frais et la verdure. Cette légèreté était agréable à humer. De temps à autre, lorsqu'une rafale de vent un peu plus violente rabattait un filet de vapeur vers la longue traine des voitures alignées sagement à la suite de la ronflante motrice, une odeur de charbon et de combustion venait discrètement réveiller l'odorat des quelques passagers qui rêvassaient. Tous, néanmoins, étaient occupés à la vaine contemplation des paysages qui défilaient, cahotants dans l'encadrement d'une fenêtre, sous les rayons obliques du soleil. Tous jetaient, de temps à autre, un œil inquiet vers une compagne agitée, leur progéniture dispersée, ou l'on ne savait quelle vague chimère agacée. Et tous leur adressaient, par ici un sourire, par là un reproche, à la troisième une récrimination bruyante. Mais rien de tout cela ne venait entacher la marche en avant de la puissante locomotive lancée à vive allure à la poursuite de rêves éparpillés à travers la campagne.

Rien de tout cela ne venait détourner l'attention de l'homme au complet gris sombre. Son œil restait fermement rivé sur le bord de son porte-documents de cuir brun qu'il tenait ouvert sur ses genoux. Les vibrations du wagon ne semblaient pas gêner ses réflexions outre mesure, tant il paraissait absorbé dans une puissante contemplation intérieure, qui l'accaparait tout entier. Il levait simplement les yeux par moments, pour les diriger précautionneusement vers la blonde lumière qui entrait durement du

dehors : mais sans rien fixer de particulier ni attacher d'attention exagérée à aucune forme précise du paysage ni pensée concrète.

Et le train, toujours lancé à pleine allure, continuait de rouler à travers la campagne. Sa cadence lancinante créait un balancement régulier dont aurait aimé à se bercer n'importe quelle âme ennuyée. On devinait, à la vitesse qui augmentait progressivement, quelle chaleur ardente devait s'élever dans le foyer de métal, et combien cette énergie-ci, durement comprimée dans ses entrailles convulsives, devait s'accumuler dans les flancs de son cylindre surchauffé. Les tressaillements de la machine se faisaient plus sensibles, quelquefois, et tous les corps des passagers en venaient à sursauter de leurs sièges dans un même élan, et pour ainsi dire de concert, comme des poids morts en suspens, dans une sorte de communion ressentie à l'unisson. La lumière du jour, au lointain, grandissait à mesure et formait sous le ciel cette plénitude étagée des lueurs qui s'accroissaient au-dessus du vaste horizon.

Alan, pour sa part, s'était isolé pour pouvoir étudier de nouvelles partitions. Rien ne le soustrayait de cet effort profond et attentif qu'il produisait envers lui-même. La cadence du convoi et les claquements répétés des roues se heurtant sur les jointures de métal, à la liaison des rails mal ajustés, ne le gênaient guère. Pas plus que ne le gênait le roulis continuel de la machine qu'on percevait visuellement dans le mouvement constant imprimé aux filets tendus comme des hamacs au-dessus de la tête des voyageurs. Bien au contraire : tout semblait l'encourager à se concentrer, tant il était puissamment ancré dans son désir d'isolement. Il était absorbé par sa besogne méticuleuse, toute faite d'une intense concentration, et la moindre perturbation extérieure, fût-elle sonore ou ostensible, venait comme se marier naturellement à ses tentatives pour visualiser les portées qui dansaient dans son esprit.

Pour cette sensibilité à fleur d'éveil qu'il tentait d'invoquer en lui-même, ce mélange était source de sensations réellement nouvelles. Et ces dernières, très certainement, devaient contribuer, à leur manière, à cette tentative de réappropriation inattendue de l'œuvre qu'il déchiffrait minutieusement de son regard acéré, avant de replonger, pour un nouveau moment de mémorisation intense, vers quelque défaut insignifiant du cuir parcheminé de sa sacoche.

La nature qui défilait dans son environnement, il la percevait à peine. Et pourtant, elle restait obstinément présente à son esprit… Si bien qu'Alan avait le sentiment que ce dernier vagabondait librement en elle. Il avait le sentiment d'une étrange cavalcade dont il était le héro fougueux, autant qu'involontaire… Comme mu par une espèce de miracle intangible de la technique, dont la matérialité lui paraissait étrangement exsangue… Certes, il s'agissait là d'une sensation très exagérée, mais qui l'envahissait malgré lui - il le savait bien -, eut égard à la réalité des faits qui l'entouraient. Et lorsqu'il relevait la tête de temps à autre de ses feuilles de papier noirci de petits signes serrés, il avait pleinement conscience de l'habitacle du wagon et de la vitesse qui lui était imposée, en tête de convoi, par la locomotive. Mais ce qui importait pour lui, en ce moment de profonde concentration, était avant tout de tenter d'approcher au plus près les impressions nouvelles qui l'aideraient à restituer au mieux cette œuvre déjà ancienne et mondialement connue, mais qui, sous son archet impétueux, pourrait surprendre de nouveau – de ceci, il ne doutait pas un seul instant - par la vivacité d'une interprétation novatrice.

C'était là, exactement, la sensation qu'Alan recherchait. Sa concentration, mise puissamment à contribution, semblait comme butiner le hasard qui surgissait dans son ressenti intérieur : tels ces milliers d'insectes qui allaient et venaient au-dehors, dans les vastes prairies que le train traversait. Car il attachait une importance particulière à ce concert qui allait bientôt se présenter à lui : le concert de ses retrouvailles avec le Londres de sa jeunesse... ! Cette étape serait – il la ressentait profondément comme telle - capitale pour sa carrière. Et au-delà de cette carrière même à laquelle il n'attachait, finalement, qu'un prix tout à fait relatif, pour sa vie d'artiste. Comme s'il devait s'y retrouver lui-même, en tant que personne. Ou plus précisément, comme s'il devait s'accomplir à lui-même définitivement. Ou encore, comme s'il devait se forger une nouvelle identité, personnelle autant que musicale. Car, tel un papillon jaillissant hors de sa chrysalide, il sentait qu'il devait périodiquement se défaire de son costume ancien pour faire éclore, aux yeux de son public autant qu'à ses propres yeux, une parure nouvelle de sa maturité.

Ainsi l'exigeait la musique. Et Alan la vivait ainsi, comme une exigence incontournable de la beauté renouvelée. Certes, c'était un travail sur soi qui nécessitait une extrême attention. Une précision éreintante pour sa conscience : car la musique n'admettait aucune concession vis-à-vis de

lui-même. C'était un peu comme être, tout au long de sa vie, sur le fil d'un rasoir dont le tranchant serait d'autant plus cruel qu'il resterait invisible à l'œil nu. Et cet exercice se révélait d'autant plus inextricable, au fil du temps, pour l'esprit d'Alan, qu'il en devenait lui-même à la fois l'outil et en même temps l'enjeu. Mais c'était aussi cela qui lui semblait fascinant, dans ce métier extraordinairement complexe de la musique, comme dans tout art pratiqué de haute volée.

Tout ce cheminement, qu'il appelait ardemment de ses vœux, devait se réaliser en lui en restant naturellement serein et humble. Tout cet aboutissement de son travail devait affleurer à l'évidence de son être en paraissant soi-même être effacé. Tout ce parcours devait s'accomplir positivement sans rien laisser paraître du labeur immense qu'il générait en lui. Ce travail, aussi exigeant et rebutant qu'il fut, devait advenir en soi, alors que lui-même devait s'éclipser devant à la pureté limpide de la musique. Mais c'était cela même, cette constante compétition avec sa propre entité, qui le captivait et était devenu, au fil des réappropriations de partitions, le moteur quasi charnel de sa démarche d'interprète.

C'était pour cela, aussi, qu'il pensait devoir puiser sa force au travers du monde sensible qui l'entourait. Communier avec la nature libérait une force qui lui était indispensable : comme produite d'une énergie incommensurable. Communiquer avec le hasard était devenu une nécessité. Faire un avec ce besoin impérieux de se transcender : une forme de jouissance. Pour réussir cela, il devait être disponible aux mille et un bruits mille fois répétés que la vie exultait, sous quelque forme que ce fut, autour de lui. Être en harmonie continuelle avec toute chose, comme le réceptacle de mille et une facettes éclatées qu'il restituerait dans le creuset fragile et discret de son être… Oui : devenir cette grande lanterne magique pleine de tout ce que le monde pouvait créer ! Mais de cela aussi, et paradoxalement, en être détaché. Comme une nouvelle contradiction de l'être que nul ne comprenait… Et Alan, intensément, vivait ce paradoxe avec aisance, sans se soucier de savoir qui pourrait le ressentir ou le comprendre réellement.

Ainsi, le train s'en allait-il par-delà l'horizon, emportant toutes ses pensées austères. Le train suivait son chemin vaporeux, accomplissant son dur labeur de translation, tandis qu'Alan accomplissait le sien, tout aussi péniblement, par la pensée. Pris entre les flancs d'une machinerie de tôles, il voyait les mouvements insensibles des collines se lisser tout autour de lui,

comme le dos ondulé d'une marée montante. Ces mouvements lui donnaient la vision d'une sereine vivacité dans laquelle le paysage entier se développait à profusion, telle une onde profonde. Et lui se nourrissait de cette onde fluide et massive. Chaque tour de roue le rapprochait de sa ville natale, et cela le comblait de bonheur. Chaque ondulation du terrain semblait comme l'absorber dans le dédale de ses tentacules, pour mieux le restituer à sa ville première. Mais Alan était confiant : assuré qu'il était du bien fondé de sa démarche, ainsi que de la réussite de ses prochaines retrouvailles. Il n'éprouvait en lui qu'une seule hâte : que le train fût déjà arrivé en cette gare qui le rapprocherait inéluctablement du cœur de Londres. Et qu'elles se fussent déjà accomplies, ces chaleureuses retrouvailles ! Comme quand il avait hâte, jadis, que se fût accomplie – non sans en avoir vécu, au préalable, l'appréhension grandiose qui le rongeait à plein - chaque nouvelle nocturne de ses premiers concerts.

Chapitre 6

La falaise éclatait de blancheur sous le soleil. Dans cette belle fin d'après-midi, elle paraissait sereine et douce à la fois. Rieuse et calme comme une danseuse juvénile qui n'ose pas s'avancer tout à fait sur la scène de son âge. Fraîche et posée, attendrissante même, elle explosait pourtant sous la lumière. Elle occupait tout l'espace restreint de l'arrière fond du paysage, seulement coiffée d'une ligne d'herbe rase. Et ce dénuement conférait à son charme l'irrésistible attrait de sa candeur discrète. Cependant, les formes qui la construisaient apaisaient toujours le vieux promeneur. Elles semblaient palpiter miraculeusement dans cette immobilité feinte qui la figeait. Elle, comme parée d'un voile léger de transparence… Bien que rigide en sa matière crayeuse, sa surface lisse se dévoilait aux yeux du promeneur, mais ondulante par endroits, souple et altière. Bien que concrète comme un bloc de roche compacte, sa consistance semblait agitée d'un imperceptible mouvement qui vibrait dans la lumière. Et cette vibration-ci était bien connue du vieux promeneur.

Car c'était cela même, très exactement, que le vieux professeur venait chercher ici : cette illusion silencieuse de la falaise sous l'insistant rayonnement solaire qui frémissait encore, lorsqu'il venait s'asseoir à

l'extrémité sud de sa propriété. À peine venait-il de faire quelques pas dans la fraîcheur environnante, sous cette fin d'après-midi un peu distante, arborant cette attitude savante de quelqu'un de profondément ancré dans ses pesantes certitudes... De quelqu'un qui savait d'instinct jauger la valeur d'un jugement, ou comment il devrait accorder sa confiance... Et à cette muraille immense qui se présentait à ses yeux, il avait su l'accorder d'emblée, toute sa confiance.

Comme pour s'accommoder lentement de la présence amicale de la falaise, le vieux professeur avait fait, une fois encore, ces quelques pas quotidiens et tonifiants, venant se mouiller le corps de la vigueur du vent, le visage comme cinglé par ces atomes minéraux qui lui avaient, au fil des années, buriné la chair et plissé le modelé de la peau. Ses cheveux argentés s'effilochaient autour de lui, lentement soulevés par cette main invisible de l'air. Toute la côte semblait vouloir se concentrer dans ce frôlement intense du vent. Au cœur de cette caresse, qu'il affectait cependant de négliger, il reconnaissait cette intention bienveillante de la falaise et, au-delà de ce vague promontoire qu'il occupait entièrement de sa présence, de tout le vaste paysage qui s'unissait autour d'elle pour l'accueillir. Une véritable fusion s'amorçait.

Cette fusion était comme une respiration qui lui était prédestinée et comme prête à s'insuffler de nouveau dans ses poumons… Car après avoir emprunté les canaux étroits de ses narines, son souffle ténu descendait le long de la trachée du larynx, puis diffusait jusque dans les alvéoles de ses bronches. Cette respiration naturelle et impalpable se mêlait à sa propre respiration. Et lorsqu'elles battaient enfin à l'unisson, l'une et l'autre réunies - ces deux respirations ayant atteint l'osmose : l'une et l'autre forgées dans un même moule, comme sorties d'un creuset identique -, c'est alors que le vieux professeur se sentait en harmonie avec lui-même.

Ensuite seulement, il dépliait le petit siège de toile à rayures mauves qu'il plaçait face au vaste paysage qui l'encadrait. Avec précaution, dans ce cérémoniel maintes fois réitéré de la présentation du soliste, il cherchait à caler sa grande carcasse lourde sur la toile tendue de sa petite chaise, afin de former une découpe d'ombre chinoise sur l'entour bleu du pur azur. Tout le ciel resplendissait autour de lui. Alors, il se baissait précautionneusement, pour ouvrir le gros étui qui gisait à ses pieds. Se courbait un peu plus, pour extirper de son ventre feutré la chair précieuse de

l'instrument : son galbe incomparable ; son lustré somptueux ; sa résonance parfaite ! Puis il se mettait à jouer, comme pour lui-même, face à l'immensité qui le dominait... Il jouait ainsi, douillettement installé dans cette avancée immatérielle des heures, comme pendu au cou de nulle résidence, ou jouant pour l'éternité même !

Son bras faisait de langoureux allés et venus le long des flancs stoïques de l'instrument. Son violoncelle était usé. Mais, de sa structure élégante, transpirait toujours une lente mélodie qui s'assourdissait dans le rythme pesant de la vie. Lui, son corps se balançait de part et d'autre du transat, comme aspiré par les élans lointains de la mer. Et là, happé par l'émission des plaintes voluptueuses de son instrument, le vieux professeur oubliait tout. Il oubliait les grands oiseaux jetés à la volée par les trouées de l'air, tels d'anciens reproches éparpillés parmi les profondeurs du ciel ; les longs panaches blancs des bateaux à vapeur, lorsque ceux-ci défilaient avec vaillance à l'encontre des marées ; et jusqu'à cette grande gifle salée du vent marin qui au loin menaçait... !

Il jouait imperturbablement, et le temps sévère lui emplissait les chairs, lui comprimait les tempes. Il se libérait d'une tension accumulée longuement en lui par son vieil âge d'homme mûr, tel un puissant accomplissement de soi. Tant de fois, il avait eu besoin d'accorder ses nerfs à l'harmonie finissante du jour ! Tant de fois, cette tension de son cœur s'était dispersée dans les effluves du printemps ! Tant de fois, il avait ressenti cette libération impérieuse, tout autant qu'impulsive, et qui l'avait opportunément sauvegardé ! Et pourtant, que de calme il pouvait montrer, au-dehors de lui-même : ce grand calme savamment entretenu dans son apparence... ! Que de contrôle très appliqué de sa personne était-il capable de mettre en œuvre, malgré l'immense foisonnement de son être qui s'était accru au fil du temps !

Car tout cela avait été sa vie, anciennement. Libérer les tensions enfouies en son âme par la musique : oui, cela avait été son vrai labeur. Et il venait l'accomplir ici même, une nouvelle fois, tel un ancien rituel de la musique, ce simulacre exquis de concert ; mais ne jouant pour aucun public. Car c'était d'une manière plus simple et plus complète à la fois, comme plus aboutie, en somme, qu'il tentait d'accomplir de nouveau pour lui-même ce haut cérémonial de la musique. Comme s'il voulait parfaire cet équilibre instable et depuis toujours caché au fond de lui. Comme s'il tentait de

percevoir enfin les sons qui se nichaient au plus aigu de son être, au plus élevé de sa transparence. Il mesurait alors toute l'immense portée des préceptes qu'il avait toujours enseignés : ces exigences qu'il avait dévolues à la notion même de la musique. Mais pour la découverte de quel splendide univers tant d'efforts avaient-ils été déployés !

Certes, le vieux professeur savait qu'il conservait pleinement en lui, et jusqu'au plus profond de son être, telles des séquelles profondément ancrées, les doutes et les errances de tout ce qui l'avait tant habité. Mais cet habitacle de sons qu'il se forgeait pour lui-même, à la force de son esprit, parmi la justesse des geignements du vent et le scintillement surpuissant des éclats qui l'entouraient, oui, tout cela était devenu, à force de volonté appliquée, le mètre étalon de son existence...

Pris dans le berceau harmonieux de ses propres mélodies, son esprit devenait vacant. Il libérait, par l'intermédiaire de cette immensité qui béait devant ses yeux, tout l'air éthéré de sa propre conscience. Et le vieux professeur, comme aspiré par cette promesse d'une fraîcheur nouvelle, oubliait tout. Il s'adonnait à cet oubli salutaire de soi – ce salubre oubli de son moi et de sa personne - et tentait de réapprendre ainsi le vide et la grandissime sérénité de son âme d'antan. Et le faisant, cet exercice spontané de son apprentissage d'être, il réapprenait cette absence même de sa discipline d'ascète à laquelle il s'était tant astreint, par habitude, et qui l'avait tant nourri. Ainsi, sous la scansion des harmonies qui apaisaient ses souvenirs, il en oubliait ce qui avait forgé, par le passé, sa propre entité : cette vie de longues pérégrinations chamarrées de concerts réitérés, de tournées prodigieuses et très enlevées, de furieuses acclamations auxquelles il s'était humblement plié. Toute une vie qu'il avait comme léguée, et depuis longtemps déjà, à son brillant et jeune prodige !

Et seule, tel un peuple muet se dissipant dans le lointain, telle une foule qui s'évanouissait dans le silence de sa musique, la falaise le réconfortait. Elle, comme noyée dans ce lent et majestueux crépuscule qui, pour lui seul, se levait et embrasait tout sur son passage...

* * *

Et la falaise étend son illusion placide
Faite de craie limpide et de lignes soyeuses
Tandis que sa pâleur et ses formes livides
Se mêlent au soleil, pour vivre bienheureuses.

La falaise se rit des assauts de la pluie.
Elle ronge le temps et plonge sa douceur
Dans la belle clarté de nos jours qui s'enfuient
Et dans l'onde des nuits où se fondent nos heures.

Oui, la falaise épie nos chemins amoindris.
Notre pain sur la table et nos vins qui sourient.
Sa grandeur est féconde et donne à nos élans
La saveur d'une ronde où se dissout le temps.

Car c'est elle qui dresse, avide, sa fraîcheur :
Elle dont la caresse apaisera nos peurs.
Puis c'est elle qui tend aux hommes sa chaleur :
Puisqu'elle seule entend lorsque le monde pleure.

La falaise

* * *

Chapitre 7

Ce n'était que lorsque Rebecca posait sa main sur la poignée de la porte d'entrée de la grande maison que sa journée, réellement, débutait. À cet instant précis, quelque chose, telle une substance fragile et intangible, se mettait à battre en elle. Docilement d'abord ; puis cela la réveillait tout à fait de sa torpeur. Rebecca, femme fine et délicate, sentait ce battement s'installer durablement en elle. Doucement, follement, ce battement s'insinuait en elle, mais sans qu'elle n'ait jamais su en apprécier la nature.

Dès la porte ouverte, dès le premier rideau tiré, dès l'apparition de cette odeur ancienne et boisée émanant des parquets qui crissaient sous ses pieds ; dès cet air neuf qu'elle respirait lorsqu'elle ouvrait les fenêtres, Rebecca se sentait pleinement réinvestie de sa personne. Elle n'aurait jamais su expliquer le comment d'un tel phénomène, et encore moins le nommer, et n'imaginait pas plus qu'on puisse, un jour et en quelque lieu que ce fut, en transcrire le fondement ; mais Rebecca sentait que tout son être en était modifié.

Ce dont elle était certaine, en revanche, c'était que la maison, en sa présence, semblait comme se remettre à respirer. D'un souffle ample et sûr à la fois, oui, cette maison-ci se mettait à revivre. Pas seulement agitée de quelque vague courant d'air qui aurait transpiré le souvenir obscur d'une poussière d'antan ou d'une vieille saison passée... Non. Elle se mettait à bruire doucement de la dilatation même de ses propres poumons. Elle-même sentait que ses flancs oppressés se mettaient à battre à la mesure intime de la vieille demeure : à cette cadence particulière, ancestrale et imperceptible à la fois, de sa vieille structure massive... Dans son antre, Rebecca se mettait réellement à régénérer son rythme d'être : la perception qu'elle acquérait alors de sa propre maîtrise du temps se calquant sur celle qui émanait de la grande maison.

Rebecca était-elle la seule à percevoir ce battement ? À l'apprécier dans sa chair, à le ressentir dans les replis intimes de son être ? Oh oui, bien sûr, ce n'était qu'un simple sentiment diffus ! Comme quelque chose qui se mettait insensiblement au diapason de l'une, à l'unisson de l'autre, tandis qu'elle commençait, elle, toute petite Rebecca qu'elle était, sans le moindre temps de répit, à ranger quelques papiers dépliés, certaines piles de revues déplacées, ainsi que tous ces amas de vêtements vaguement dispersés en un désordre flou. Mais son agitation était comme guidée et encouragée par les pulsations sobres et cadencées que produisait la vieille maison. Par ce rythme singulier des jours qui la traversait tendrement, depuis les baies vitrées de sa façade. Par les jeux d'ombres et de lumières qu'orchestrait le calme apparent de sa haute structure de bois et de verre. Et par ces concerts de crissements que charpentait, dans ses soupentes aériennes, toute cette ossature de vent, de souffle et de vigueur - oh, cette puissante ossature de bois vieilli, comme elle soumise au souffle chaud qui grinçait dans le vent !

Comme il faisait bon entrer en adéquation avec ce souffle tranquille de la grande demeure ! Comme était merveilleuse cette connivence que Rebecca vivait entre ces quatre murs, habitée d'un réel entrain, elle qui, pourtant, restait toujours réservée, d'ordinaire… ; mais elle la ressentait qui s'étendait le long des heures modestes qui s'écoulaient de sa journée ! Combien était chaleureuse et bienveillante à son égard cette attention qui l'accueillait dès le matin, elle, la passagère fluette de la maisonnée, son âme pour ainsi dire épisodique... Elle qui ne faisait que se fondre par intermittence en cette résidence qui n'était pas la sienne, mais qu'elle habitait pleinement, de temps à autre, comme par procuration ; d'une manière qu'elle aurait pu prétendre un peu usurpée, comme vécue en catimini. « Jamais il ne fait bon être une locataire illicite des jours », se disait-elle alors pour elle-même…

Pourtant, Rebecca savait pertinemment qu'en ces lieux, une bénédiction certaine pesait réellement sur son être. Et elle adorait, en effet, se bercer de cette bienheureuse tranquillité dans laquelle elle s'immergeait pleinement. Comme de cette doucereuse vie sereine qu'elle auscultait en chaque recoin de la maison. Elle adorait voir passer furtivement, dans l'encoignure d'une porte entrebâillée - ou fut-ce, cette fois-ci, en haut de l'escalier ? -, cette silhouette sonore, mais cependant toujours leste et furtive pour son âge, du vieux professeur, lorsque celui-ci s'était enfin levé. Elle adorait voir passer dans son sillage fantomatique, à contre-jour de la lumière lorsque celle-ci filtrait du dehors, ces quelques filaments de poussière blanche qui dansaient avec allégresse. Et ce fin craquement des lattes du plancher qui couinaient discrètement, à pas feutrés... Ainsi que les gémissements imperceptibles des midis qui sonnaient à la pendulette murale, tout en s'alourdissant dans le fumet des plats qu'elle venait de préparer pour la subsistance de son hôte… Elle adorait aussi, et par-dessus tout le reste, cette course lente du temps qui s'épanouissait dans cet espace souple : cette course implacable, mais sereine à la fois, qui s'infléchissait pour elle entre les cloisons beiges de la grande maison.

Et Rebecca était heureuse de ce bonheur qu'elle semblait assumer seule, ici - et ceci parut-il dérisoire aux yeux mêmes de son entourage ! -, contre cette adversité du vide de la mer qui menaçait tout autour d'elle. Car oui, un grand vide avait souvent tourmenté cette maison, par le passé. Et elle le savait bien, Rebecca, qui toute enfant l'avait vue se désespérer du haut de sa colline. Qui l'avait vue se morfondre lorsque personne n'était

plus venu réchauffer son espace tranquille d'une présence bienheureuse et salvatrice ; de cette douceur quotidienne, tandis que l'hiver s'installait peu à peu en elle. Ou bien lorsqu'on avait tourné la clé de sa porte vernie sur le printemps morne et triste qui s'ébrouait au-dehors, ou sur ces flamboyants automnes mordorés dont elle aimait à se parer. Elle savait bien, Rebecca, ses longues heures d'attente, à méditer des retours inespérés, à se réinventer des présences accoutumées. Et, bien plus tard, ce lent chemin des réappropriations dociles de son volume abandonné. Ce lent et pénible ré-apprivoisement de la musique qui revenait toujours, malgré tout et invariablement, à la fin de chaque voyage : mais comme il était pesant et lourd, à chaque fois, ce réinvestissement de l'espace par le corps souple et ample de la musique ! Oh, comme elle se souvenait de cette longue et douloureuse remontée des notes dans son ventre meurtri, et comme ensommeillé... !

C'est pour cela que Rebecca chérissait tant cette patiente connivence qu'elle entretenait avec la grande maison, près de la falaise : une connivence distante, certes, mais qui les berçait toutes les deux, désormais, avec tendresse et humilité. Elle adorait s'entendre chantonner en elle : elle, la jeune femme fragile et blottie en son sein, lorsqu'elle en faisait résonner les échos. Oui, elle adorait que retentissent les fredonnements de l'une, cet être matériel qu'elle était, répercutés par l'autre, cet être éminemment impersonnel, et elles se répondaient l'une l'autre. Car les murmures de l'une, être palpable et parfaitement tangible, et de l'autre, être plastique et diffus à la fois, s'unissaient dans le chantonnement de leurs voix claires enfin libérées. Loin de ces longues répétitions d'antan, toujours hachées et saccadées, issues de partitions aux sons stridents et heurtés, telles que vécues par le passé par la grande maison, elle, Rebecca, adorait entendre tinter le bruit feutré des douces sonorités nouvelles ou bien coutumières. Elle adorait entendre ces éclosions joyeuses des rires, dans lesquelles venaient se dissoudre les anciennes années d'attente de la grande maison, lorsqu'un vieux et encombrant souvenir faisait mine de se lever dans sa chaleureuse clarté.

Puis venaient toujours ces quelques mots échangés, au plus calme de la journée. Sobres et énoncés avec tendresse, emplis d'une complicité réciproque, ces mots venaient danser à ses oreilles d'une voix enchanteresse qui la réconfortait. Ces quelques mots, parfois, tonnaient plus fort dans le silence, lorsque la voix herculéenne du locataire des lieux prenait une

ampleur impérieuse et qu'il mettait, dans cette évocation démesurée des images du passé, toute la puissance de sa conviction. Il y avait aussi cette présence à peine effleurée de la silhouette du vieux professeur qui se mouvait hors de la pénombre. Les heures dociles qui défilaient lentement à leurs côtés. Le propre et l'odeur de lessive, enfin, qu'elle faisait naître parfois, depuis la véranda de la buanderie, et que, lorsque le temps paraissait enjoué, elle laissait s'épanouir le linge à la limite du grand pré. Il y avait surtout cette impression de vide, de très grand vide, comme un immense silence immaculé qu'elle finissait toujours par abandonner, le soir venu, telle une précieuse blancheur de rose, lorsque revenait vers elle la fin joyeuse de sa journée.

Un fin sourire illuminait toujours le visage de Rebecca lorsque, le soir étant presque cristallisé, elle tirait la porte derrière elle. C'était comme une profonde béatitude qu'elle aurait ainsi enfermée dans son grand coffre de briques rouges, de bois clair et d'acier. Puis Rebecca, heureuse et sereine à la fois d'avoir vécu cette journée chaude et blonde, prenait congé de la grande maison. Elle redescendait, alors, l'esprit allègre, ce petit bout de chemin souple qui serpentait parmi les herbes du grand pré. Les bras souvent chargés d'un bouquet de fleurs odorantes, elle prenait le temps de humer les lentes fragrances que la bise légère, sur son passage, agitait vers elle. Et quand elle arrivait, tranquille et apaisée, à l'extrémité du fin sentier de terre, à cette place où le gravier se joignait à l'asphalte luisant, Rebecca entendait parfois, comme portés par les sautes d'humeur du vent, parmi les claques furieuses de l'air qui la poussait vers le village, les bruits épars d'un leste violoncelle qui allaient s'élevant, quelque part, tout là-haut, dans la somptueuse clarté du ciel.

Chapitre 8

Alan était à présent arrivé sur la côte. Il s'était accordé une journée de détente pour profiter paresseusement des plages qui s'étendaient face au Havre. Sur cette autre rive immense de l'estuaire, face à ce port gigantesque du Havre... Car Alan n'aimait pas précipiter le cours de ses voyages. Le plus souvent, il s'accordait des étapes de détente à la mesure de son tempérament introverti. À la mesure, aussi, des exigences que lui imposait

son activité de musicien. Car il lui fallait savoir profiter autant de ces séquences de travail que lui dictait l'exercice quotidien de la musique – ces périodes d'intériorisation progressive de ses partitions, d'accommodation de son oreille à de nouvelles sonorités, de pratique intensive du maniement de son archet - que de ces temps de contemplation qui étaient comme la respiration nécessaire à l'assimilation de son travail. Ces temps de récupération lui permettaient, en outre, de recouvrer peu à peu ses forces vitales ; de rassembler ses capacités d'attention et de concentration qu'il devait pouvoir libérer régulièrement, comme quand on lâche les eaux d'une écluse, pour mieux savoir les maîtriser aux heures de ses concerts.

Aussi Alan, après avoir entrepris ses deux heures de répétition quotidienne qu'il pratiqua, ce jour-là, tôt le matin dans ce petit hôtel désert ; après avoir passé deux bonnes heures comme un reclus dans une chambre aux murs dépouillés, posté face à la mer – cette mer qui le nourrissait volontiers de sa splendeur -, s'était-il décidé pour une promenade de délassement le long des vastes étendues sableuses. La journée s'annonçait magnifique. D'une lumière profonde et chaleureuse, comme battue d'une brise translucide... En contrebas, la route qui bordait la plage se devinait sous le soleil, telle une invitation à découvrir le large. Du côté calme de l'océan, un muret de pierres courait, qui protégeait les passants de la ferveur des marées intempestives. Un peu en surplomb d'une plage désertée à perte de vue, la route déroulait son asphalte noir sur le flanc mouvant qui bordait la mer, tel un long cordon luisant. De l'autre côté de la route, s'étalait un long panorama interrompu parfois de villas, de pensions de famille et, de loin en loin, d'amas d'immeubles de rapport, la plupart flambant neufs.

Leurs silhouettes claires se dessinaient sur un arrière-plan de verdure un peu jaunie et de dunes aux volumes incertains. Au fil de sa marche, Alan contemplait avec attention les effets que, dans le paysage, avaient produit les caractéristiques de l'appropriation humaine de l'espace. Il était intrigué de voir comment des formes géométriques simples, essentiellement conçues à base de carrés massifs, de rectangles trapus et de demi-cercles emboîtés, donnaient une perception encore plus dynamique à toute perspective déjà naturellement structurée par les éléments terrestres. Comment se répondaient en échos les organisations spatiales : celle que créait la nature adoucie, comme celle qu'imprimait de façon blessante et arbitraire l'esprit de l'homme. Car les productions humaines venaient toujours comme se surimposer à celles plus majestueuses des paysages.

Mais elles restaient toujours, ces constructions d'imitation rythmée, comme empreintes de cette conscience d'investir un décor qui les surpassait.

Alan y découvrait, là encore, un rapport secret avec la musique. Comme la nature, l'orchestre mettait en place les masses générales d'un substrat musical : rondes et enrobées, coulantes et amples à la fois. Tandis que les jaillissements nés du soliste semblaient comme vouloir prendre leur exact contre-pied ; mais ils ne faisaient, en définitive, que les mettre en relief. Ce n'était jamais l'inverse qui se produisait... On pouvait bien le croire, dans un premier élan : au début de tel concerto, à l'acmé de tel oratorio, dans la reprise du thème principal de tel opéra. Mais au final, la globalité tumultueuse de l'orchestre triomphait toujours. Et l'ensemble finissait invariablement par noyer les ébats dérisoires des instruments esseulés, bientôt emportés par le flot général, tels de piteux débris voguant à la dérive.

Alan mesurait mieux ces manifestations particulières grâce à l'architecture. Mais l'architecture possédait, en plus de la musique, une qualité supérieure à laquelle il attachait beaucoup de crédit : cette évidence concrète des formes. Dans la musique, seul un esprit rompu à l'exercice de la transcription pouvait aisément percevoir la colonne vertébrale des sons, sous cette confusion générale qui paraissait régner, pourtant, de prime abord ; puis arrivait à en suivre les développements jusqu'à leur éclosion ultime. Avec l'architecture, le décor s'affichait, pour sa part, comme en surimpression sur la structure portante. Et s'étalait toujours comme un surplus d'agréments sur l'ossature soutenant les ouvrages, tel un relief ajouté en surnuméraire.

Ces phénomènes étaient d'autant plus sensibles pour Alan et d'autant plus aisés à décrypter dans cette architecture récente héritée du début des années 1920, et que les français nommaient, d'un air d'ailleurs un peu supérieur, « les Arts décoratifs ». La propension affichée de cet art pour les lignes géométriques massives, brutales, cassantes, voire délibérément « cubistes » ressortait manifestement d'une volonté exagérée de la synthèse, ce qui intriguait Alan. Certes, cette volonté se révélait être en accord avec ce qu'il avait par ailleurs cru déceler dans les compositions bizarrement tranchantes entendues récemment dans des œuvres se déclarant « avant-gardistes ». Saint-Saëns en avait été le précurseur virtuose. Et ce dernier venu dans l'ordre académique de la musique, cet Igor Stravinsky,

compositeur talentueux exilé de sa Russie natale, en était devenu le chef de file incontestable, tant ses œuvres exacerbaient cette fibre-ci. Mais cette résolution artistique était aussi en totale adéquation, lui semblait-il, avec ces temps heurtés et ce monde exagérément chaviré qui se construisaient de nos jours, dans cette glorification fantasque d'un « esprit moderne », en partie hérité de la guerre. Alan y voyait pourtant la parfaite illustration de l'une – l'abstraction musicale en marche dans la pensée contemporaine - par la matérialisation de l'autre – la concrétisation massive de l'architecture.

L'emploi, devenu systématique, d'un matériau récent, lisse et impersonnel, le béton – matériau que l'on pouvait mouler à volonté en y adjoignant moult frises répétitives, ce dont on ne se privait pas -, était évidemment pour quelque chose dans cet effet plastiquement austère qui ressortait de ces nouvelles constructions. En complément, le fer forgé, utilisé habilement en grilles ou en balustres, agrémentait les devantures d'une nouvelle densité, souvent sombre et acérée. La multiplication inconsidérée des bas-reliefs aux sommets des monuments publics alternait avec celle, plus discrète il est vrai, de ces petits carreaux de faïence sobrement enchâssés dans des façades épurées, tels des yeux scrutateurs.

Toutes ses observations avaient accaparé Alan. Absorbé par de telles considérations, il avait porté ses pas plus loin qu'il ne l'aurait tout d'abord désiré. Face à lui, aux confins de l'horizon qu'il découvrait avec des yeux émerveillés, il voyait se profiler les contours épurés d'un petit village, probablement celui de Villers-sur-Mer. Derrière celui-ci, la côte normande commençait à s'incurver, pour revenir vers les terres. Et il était certainement plus de midi passé, peut-être même déjà une heure… Il songea donc à rebrousser chemin.

Aussi reprit-il en sens inverse le long cheminement côtier qu'il venait d'emprunter et qui longeait les plages de Deauville, en direction de la localité de Trouville-sur-Mer. Là, il déjeunerait bientôt, s'il trouvait un restaurateur quelque peu compréhensif à son égard. Puis, enfin rasséréné, il poursuivrait sa marche sur la route d'Honfleur, toujours à grandes enjambées. À la lisière de cette commune se situait son hôtel, faisant face à l'agitation métallique du port du Havre. Il aurait ainsi tout le temps nécessaire pour se réhabituer aux sons émis par les cornes de brumes et les sirènes vindicatives de ces monstres transatlantiques, dont un immense spécimen l'avait embarqué à son bord, quelques semaines auparavant, pour

le ramener de cette mégapole encombrée de New York vers le vieux continent. Et demain, de ce même port du Havre, il prendrait un bateau de ligne beaucoup plus modeste de taille qui le transporterait, quant à lui, vers son île natale. Île dont il devinait la forme tapie au loin, sous le voile limpide d'une bruine fine de printemps.

* * *

Voici venir à soi les deux dames de nage.
Leurs bras rigides levés : fins et hauts pivots des mers.
La grâce qui s'imprime en deux volutes claires
Dans une chair liquide et leurs deux noms sonores.
Le monde tourne ainsi en sa brusque marée.

Voici enfin venues les deux dames de mai :
Éclatante parure des voyages. Ce trésor
D'où l'on ne part pas et où, le sol étant fuyant
L'on ne se rejoint jamais tout à fait.

Voici venir à nous, flanquées de deux colombes
Les dames de l'été. Mais il faudra rentrer.

Et qui chuchotera à ces naïades nues
Sa plage d'écume blanche ? Les dames sont rentrées
Au soir, un peu grisées, leur attente ignorée.
Dans l'encre se réveille comme un noir de fumée.

Voici venues, aussi, dans un songe feutré
Les deux ailes du soir. Et dans un coin fleuri
Comme un chalut tendu vers un point infini
Ce secrétaire vieux et sa forme rassise
Qui dorment doucement face à la mer.

Les deux dames de nage

* * *

Chapitre 9

Il était là, enfin, debout sur le pont. Autour de lui, l'air frisottait dans la fraîcheur du matin. Ça sentait bon le souffle vivifiant de cet air ancien qu'il avait connu, tout jeune, en découvrant la mer. Le souffle enveloppant de cette grande nappe dansait et brillait au soleil de l'aurore – et lui l'identifiait depuis l'enfance, cette douce fraîcheur ébouriffante du jour, à un grand souffle maternel... -. Alan inspirait profondément, afin d'enfouir cette sensation forte des senteurs d'embruns dans les replis de ses poumons. Il jouissait de cette sensation de vivre formidablement et comme d'une façon décuplée, tous ses sens étant en alerte. Il voyait les hommes d'équipage qui, tout vêtus de blanc, à la semblance de cette robe majestueuse de leur navire, s'afféraient sur le pont inférieur. À la proue, de grandes balustrades laquées, qu'on appelait bastingages, commençaient à se déhancher sous les mouvements ancestraux de la nappe marine. Il voyait sur le quai des hommes habillés de noirs – ces obscurs tâcherons du port - qui s'activaient, eux aussi, autour des lourdes amarres.

Sur l'étendue calme et apaisée de ce grand bras de la mer, le bateau d'acier qui l'avait accueilli se mettait à chalouper avec grâce et lenteur, telle une monture vivace mais docile. Le vent l'environnait de toute sa splendeur, de toute sa force précautionneuse. Lui, il accompagnait son départ de quelques tangages et bruits feutrés, ce grand navire impassible qui se mettait à glisser sur l'étendue grise de l'eau, le long des clapotis sourds soulevés par les vagues de la mer. Le quai, à ses côtés, paraissait lentement s'enfoncer dans l'abîme, pour ressurgir ensuite d'un coup brutal et magistral, sautant presque au visage des voyageurs amassés sur ses flancs.

Pris dans le faisceau de la brise, Alan pensait avoir atteint cet état étrange, et de fait difficile à décrire, qu'il comparait à un état de suspension qui confinait à l'apesanteur. Il avait éprouvé cette sensation-là, déjà, sur l'immense transatlantique qui l'avait ramené des Amériques, mais animée d'une moindre amplitude ; car ce bateau-ci était, toutes proportions gardées,

d'un gabarit plus frêle et de rapport plus modeste, et donc plus sujet aux mouvements perceptibles par l'homme. Et ce balancement était sensible, bien que la mer fût ce jour-là d'une sérénité étonnante. La coque vibrait et ronflait à tout rompre, lorsque les flancs du navire se mirent à trancher dans cette masse compacte, solide, mais cependant sans consistance apparente, des flots. À travers cette épaisseur confuse des vagues gris-vert, sa marche en avant s'accompagnait de soubresauts rétifs. On était tout empreint, alors, du sentiment de dominer une bête fringante faite de métal. De s'accommoder du lent mouvement de sa carcasse mi-chair mi-acier. Son déhanché paraissait n'être que le jeu tranquille d'un monstre ballotté, que les mouettes accompagnaient de leurs zigzags suspendus.

Au sortir du chenal, après avoir doublé la longue jetée, quelques à-coups plus véhéments se firent ressentir, prenant le bateau de travers et l'obligeant à consentir à quelques atermoiements de roulis. Une fois le changement de densité de la mer passé, dû, certainement, à la modification des forces du courant, loin de s'amplifier, les battements du navire se coulèrent harmonieusement dans un rythme plus régulier, tel un accompagnement mutuel de la masse des flots et des flancs immaculés de la bête d'acier. À l'arrière, le bouillonnement sage de la longue trace évanescente du navire se fondait lentement dans la teinte verdâtre héritée de l'océan, tel un cordon ombilical formé d'écume blanchâtre et aérienne se dissipant dans l'élément brassé de la mer.

Alan inspirait les embruns, et avec eux de vieux souvenirs affleuraient en lui, dans cette odeur de vagues mêlées d'algues. Et avec ces effluves, des plaques de sa conscience semblaient comme ressurgir malgré lui, tels des points obscurs laissés par les images dispersées de son enfance. Car il se revoyait si nettement, tandis qu'enfant il embrassait pour la première fois cette étendue merveilleusement nacrée et intangible des franges de l'océan. Dans sa mémoire d'enfance, le même soleil brillait tout autour de lui, vaporeux et bienveillant ; mais il devenait sournoisement plus insistant et plus cuisant au fil des heures de la journée. Cette confrontation avec la mer, pour Alan, ne se faisait jamais sans la présence écrasante du soleil. Mer et soleil étaient toujours liés dans cette parenthèse diffuse qu'en gardait sa mémoire. Un rythme lent et plaisant venait toujours agiter ces images que sa pensée reconstituait pour lui, comme dans un rêve éthéré et lointain. Un rêve un peu énigmatique, aussi, et sans aucune consistance réelle. Car seul lui restait de précis, en réalité, le mouvement majestueux et

rythmé de la mer. De ces vagues qui se succédaient les unes aux autres, se brisant sur les galets d'une grève pentue, pour mieux venir lui lécher les pieds, lui mouiller les genoux, lui glacer le bas des cuisses...

Ce rythme puissant, telle une sensation physiquement éprouvée dans sa chair même, s'était imprimé en lui comme une mesure-étalon de son être. Tel un référent quasi physiologique de sa propre vibration, de sa respiration humaine, dont son corps avait besoin de ressentir à intervalles réguliers les effets bienfaisants, pour que s'accomplisse en lui son profond ressourcement personnel. Il voulait ressentir aussi la régénération poignante de cette horloge interne qui battait en lui, et presque à son insu ; à l'insu, en tout cas, de sa volonté consciente de vivre. Car son rythme intérieur se nourrissait toujours, et tout aussi secrètement d'ailleurs, de celui, prégnant et apaisant à la fois, impulsé des vagues de la mer.

Tout cela affleurait confusément en lui, mais d'une manière pressante, voire oppressante, comme remontant des images intimes de son passé. C'était une sorte de mécanisme incontrôlé qui agissait en lui, et Alan ne cherchait en rien à canaliser ce fort ressenti intérieur. Il se laissait bercer, tout au contraire, accroché à la main-courante du bastingage, à cette lice de bois verni et poli par le passage répété des mains cherchant un appui, une solide protection, comme vaguement guidées par les mouvements majestueux du navire. Mais ce que savait Alan au plus fort de lui, c'était que ce sentiment intérieur touchait au fondement même de son enfance. Et que pour un musicien comme lui, toucher du doigt ce qui constitue le point crucial de son entité, cela revenait à effleurer la fibre la plus sensible de son être. C'était, en quelque sorte, comme remettre en branle la vibration des émotions premières ; de ces sensations fondatrices de sa propre conscience musicale. Ou encore, comme entrevoir le grand mystère de la grâce et de la révélation de la musique : telles qu'elles s'étaient épanouies en lui, un jour, comme elle le faisait à l'orée de chaque destinée naturellement prédisposée.

Ceci constituait un point certain, dans l'esprit d'Alan. L'être est un instrument qui joue de ressorts si complexes et si sophistiqués, tout à la fois immatériels, mais tellement essentiels ! Et tellement prompts, aussi, à se dérégler, si l'on venait à en jouer mal, qu'il valait mieux n'en tenter l'introspection qu'avec parcimonie, et l'esprit rempli d'insignes précautions. Avec une infinie délicatesse, en somme. À ne la tenter qu'à l'aide d'outils tout à fait sûrs et précieux, comme peuvent l'être les vagues

de la mer. C'était comme si un chirurgien était en passe de toucher à vif les propres nerfs de son corps, de sa structure charnelle, en s'opérant lui-même, au sens propre du terme, afin de ressentir pleinement l'essence mystérieuse de son art d'opérer. Une telle expérience, si elle était un jour concevable - si elle n'avait jamais été tentée -, ne devrait pas laisser indemne. Tout comme la musique, elle-même, ne laissait jamais personne indemne...

Mais il y avait bien plus que cela. Pour Alan, la mer - ce bruit de fond que répercutaient continument les vagues de la mer, ce sentiment premier d'appartenir à la matière mouvante des océans - restait intimement liée à la rencontre de son professeur de musique. Cela avait été, d'ailleurs, l'élément décisif de sa vocation de musicien. Car c'était bien la figure majeure de cet être-ci qui avait su, pour la première fois de son existence, lui ouvrir le chemin de sa propre écoute intérieure. C'était lui seul qui, par une attitude ferme et en même temps effacée, avait su réveiller sa propre perception de ses pulsions intérieures, lui révélant cette nécessité de vivre en pleine lumière ce qu'il portait au profond de son être. De donner droit de citer, aussi, à ses vœux les plus chers ; à cette nature informulée de son esprit juvénile, par cette libre conscience d'une voix qui s'imposait en soi, qui s'imposait pour soi, dans son exigence impérieuse de la porter vers l'extérieur de soi. Oui, cette étape avait constitué, pour Alan, une telle expérience métaphysique ! Une telle émotion transcendantale, une telle mutation profonde de sa conscience ! Mais elle avait éclos, en même temps, dans un tel climat de douceur et d'abnégation, enveloppée d'un tel contexte de discrétion et de compréhension qu'elle avait su s'accompagner d'une si forte joie intérieure !

Au rappel de ces souvenirs, la tension était devenue si forte pour Alan, tandis que le navire approchait déjà des côtes de l'Angleterre... Il voyait se plisser au loin la forme légèrement ondulée des falaises britanniques. Malgré la distance encore énorme, il croyait percevoir, infiniment minuscule dans le lointain, infiniment incertaine sur l'écran bleu du ciel, cette timide encoche de verdure où se lovait le hameau tant chéri de Cliff End. Il imaginait la grande maison, sobre et belle à la fois, sereine et calme tout autant et tendrement engoncée dans son cocon naturel, tel un être tapi à l'orée de son terrier. Il l'imaginait s'épanouissant, spacieuse, dans cette épaisseur de miel qui émanait du soleil frivole, dans le creux sombre de son nid, et toute cernée de sa robe de verdure... Plus tard, tandis que le navire était déjà en vue de l'île de Wight, éperon derrière lequel se cachait,

un peu honteuse d'elle-même, la forme insidieuse du port industriel de Southampton, terme de la traversée, il ne put s'empêcher de sentir son cœur se serrer en lui, puis se mettre à battre un peu plus fort. Quelque chose rejaillissait réellement, et ce bien malgré lui, à fleur de sa conscience... Quelque chose qui le bouleversait méthodiquement : comme une goutte de son enfance qui se serait remise insidieusement à suinter.

Chapitre 10

Rebecca regardait la mer qui s'étalait au loin, comme blottie dans sa plénitude, jusqu'aux confins de sa vision. Depuis plusieurs semaines, le temps était splendide. Il paraissait comme suspendu au-dessus de cette fraîcheur scintillante de la mer, telle une masse inaltérable. L'anticyclone qui veillait, quelque part dans le ciel, était comme un œil invisible qui enveloppait tout le paysage de sa manne gracieuse. L'air était étal. Le grand vide que l'on voyait se dessiner du haut de la falaise était comme un large tombeau ouvert : calme, docile, et tellement reposant.

Lorsque le temps se posait ainsi et que l'air atteignait sa légèreté la plus extrême, comme cela était le cas en ces jours de clarté, les tâches que Rebecca accomplissait dans la maison de la falaise n'étaient pas légion. Elle repassait quelques vieilles chemises ; pendait quelques pantalons dans une armoire en bois ; disposait sobrement les courses ramenées du marché. Son allant et sa vivacité faisaient merveille dans son sillage et tout l'ordre des choses, autour d'elle, semblait comme n'avoir jamais été bousculé. Par modestie et pure discrétion, elle se contentait volontiers de ce morne écoulement du temps qui se cristallisait dans cette marche régulière des secondes, tandis que la scansion des pendules tictaquait avec légèreté dans le ventre moelleux du salon. Car ce qui lui importait le plus, c'était son secret désir de saisir la lumière. Comme elle semblait vouloir la hanter, cette épaisseur fragile de la lumière ! Toutes les nuances nerveuses qui l'agitaient, tous les tressaillements de cette bête insatiable qui se métamorphosait au fil des heures, se mouvant insensiblement, tel un grand corps en constante mutation… Oui, tout cela était le sujet exclusif de son attention.

Dans un allant de spontanéité, elle s'en était ouverte, un jour, auprès du vieux professeur. Elle lui avait avoué combien, toute jeune déjà, elle avait senti en elle le désir secret de devenir la complice de ces couleurs limpides que possédaient les peintres. Elle lui avait dit que la matière même de la lumière était d'une telle énigme pour elle, d'un tel défi pour sa compréhension qu'elle aurait aimé en faire la véritable substance de sa passion, son étude quotidienne. Mais que cette idée, en soi, l'avait un peu effrayée : la splendeur des peintures n'ayant d'égal, avait-elle lu quelque part, que la réputation sulfureuse qu'avaient traînée derrière eux certains de ces fameux créateurs, pourtant parmi les plus doués, ou certains décorateurs des plus talentueux.

Le vieux professeur, par sa nature posée et comme contenue par cette capacité d'écoute qui l'animait en toute circonstance, disposait naturellement à ce genre de confidences. Il possédait cette aptitude à libérer la parole d'autrui par la douceur de ses propos, par la patience de son attention, au point qu'il semblait parfois être un aimant capable d'attirer vers lui les profondeurs inaccessibles et, de ce fait, la plupart du temps informulées de ses interlocuteurs. Il savait susciter cette confiance rare dans la parole échangée, à laquelle il apportait toute l'importance qu'elle méritait. Il répondait toujours d'une voix grave et suave, naturelle autant que spontanée, dans cette pleine conscience de la valeur des confidences, et accompagnait ses jugements par des mots sobres qui encourageaient cette expression de la profonde intimité, telles celles que le monde brutal qui nous environne tend le plus souvent à refouler au fond de nous.

Sur le point que Rebecca venait d'évoquer devant lui, cependant, le vieux professeur n'avait pas apporté de réponse précise, ni dispensé de conseils avisés. Il savait s'abstenir d'alimenter une discussion lorsqu'il n'y avait pas encore matière à se forger une opinion univoque. Lorsque ses propres connaissances sur le sujet n'étaient pas suffisantes, il préférait temporiser. Les choses qui se mettent en place en l'homme doivent savoir prendre le temps de leurs souterraines évolutions, et il n'est pas toujours opportun d'en brusquer l'émergence. Et puis, quel crédit accorder à l'énoncé d'un simple désir ? Quelle force de persuasion une parole isolée, peut-être uniquement évoquée dans l'exaltation d'une confidence, était-elle capable de porter pour son locuteur ? Seule la confrontation avec la réalité concrète des choses peut soutenir un début d'appréciation fondée. Il lui avait donc rétorqué que la défiance de Rebecca semblait légitime, si l'on

s'en tenait à ce qu'en rapportent l'opinion générale, que l'on nomme parfois « ragots ». Mais que tout art était d'une telle exigence pour ceux qui le portait en eux qu'il était bien difficile d'en juger les effets réels sur les individus, vu de l'extérieur. Il avait argué, dans le même temps, que l'artiste était un être qui se met en situation de risque perpétuel, en proie qu'il était à un constant déséquilibre de son entité, afin de pouvoir parvenir à cette expressivité ultime qu'on attendait de lui et à laquelle il avait choisi de se confronter. Et ce parcours intérieur, cette évolution nécessaire de tout son être, de sa personnalité entière, la société ne la comprenait pas toujours, exigeant en même temps de ses artistes une tenue irréprochable, à l'image de ce qu'ils ont pu produire. Et qu'il s'agissait là, en effet, d'un paradoxe difficile à concevoir, ce dont il pouvait tout à fait convenir.

Tous deux étaient assis paisiblement au fond du jardin. Elle, directement allongée dans l'herbe molle et souple, les jambes légèrement repliées sur le côté, les pieds nus à moitié pris dans les plis de sa robe. Lui, posé sur son vieux transat usé, au plus près de cette grande fenêtre ouverte qu'est la mer. La brise était à peine perceptible autour d'eux, et elle les enveloppait de son haleine doucereuse, discrètement parfumée par les senteurs de la mer. Les esprits, à l'identique de cette brise-ci, semblaient peu à peu se libérer, puis se dissoudre dans cette immensité insaisissable de l'espace qui vagabondait dans leur voisinage.

Mais, avait-elle repris, ce n'était pas le cas pour les musiciens. D'après ce qu'elle en savait, peu de ces artistes avaient réellement défrayé les chroniques par les frasques de leurs vies dissolues. Ou pouvait-il la détromper aussi sur ce point ? Il lui avait alors répondu, d'une voix toujours égale à elle-même, que le cas était légèrement différent pour les interprètes. Du moins le croyait-il. Pour ceux-ci, la nécessité de posséder entièrement une œuvre, aussi bien sur le plan technique que sur celui du contenu et de l'émotion qu'elle véhicule, procédait d'une démarche beaucoup plus rationnelle, voire méthodique – si l'on pouvait user de ces termes pour un art dont la substance s'imposait à tous comme éminemment volatile -. On pouvait donc concevoir que, pour ceux-ci, le désir de perfection primait sur le désir de création. Canaliser le ressenti comme un flux naturel qui doit se déverser dans une rondeur sans faille, au moment exact de la rencontre programmée avec cette immense attente insensée que représente, pour un soliste, sa prestation devant un public : oui, cela engendrait des traits de caractère beaucoup mieux tenus, ou plus trempés, pourrait-on dire. La

rigueur ascétique, lorsqu'elle était vécue au quotidien, excluait la recherche permanente de l'explosivité, telle que celle qu'on pouvait rencontrer chez un Turner par exemple. Cela valait pour les interprètes et, par voie de conséquence, pour beaucoup de compositeurs qui restaient, par nature, confrontés à l'interprétation publique de leurs œuvres. Mais il ne fallait pas, cependant, voir les choses d'un œil par trop catégorique : car il n'était pas certain que la vie d'un Mozart, ou bien celle d'un Beethoven, pour ne citer qu'eux, aient été exemptes de tout reproche.

Tandis que Rebecca regardait la mer qui s'étalait au loin, elle se disait, au fond d'elle-même, que c'était là exactement le genre de paroles qu'elle adorait entendre. Jamais elle n'avait imaginé avoir un jour ce genre de discussion avec quiconque. Elle mesurait d'autant plus facilement le bienfait que représentait, pour elle, ce privilège ; et combien il agissait tel un présent offert à la grâce de son esprit. Avait-elle seulement mérité qu'on lui adressât de tels secrets ? Personne ne l'avait jamais habituée à accueillir des pensées si élaborées ; à récolter un tel savoir débordant de richesse. Mais si près de la falaise, là, à l'exact surplomb de la mer, confrontée à cet élément surpuissant, et cependant si serein, qu'est la mer, il lui semblait qu'il y avait quelque chose de naturel à accepter de s'ouvrir à de si belles sagesses. Parfois, un navire glissait au loin, sur l'étendue plane de l'eau. Elle le suivait des yeux, le comparant à ces idées qui savaient naviguer d'un esprit à un autre, en toute limpidité et en toute quiétude. La brise, qui jamais n'était réellement absente de ces lieux, au faîte de la falaise, participait à cet état de translation impalpable des âmes ; ainsi qu'à cette sensation d'agrandissement de l'esprit, aussi. C'était - et Rebecca n'en doutait plus maintenant - ce même sentiment que le vieux professeur était venu trouver ici, il y avait plus de trente ans de cela, déjà, lorsqu'il s'était installé sur ce rebord isolé et grandiose du paysage. Ainsi, il lui semblait qu'elle comprenait mieux, désormais, ce qui affleurait à la pensée humaine par l'esprit de la mer. Comme un grand navire qui glisse lentement, calme et majestueux… Comme cette intensité radieuse de la lumière qu'elle ressentait maintenant au profond d'elle. À l'instar de cet imperceptible battement flou et à la fois incessant, impulsé par le rayonnement du ciel, elle sentait cette bénédiction s'installer en elle : tel un souffle secret instillé de la mer.

* * *

La mer n'est pas bleue, elle est acier.
Et ne s'évoque pas tant une couleur
Que sa matière.
La mer : acier liquide et vivifiant.
Allure et forme sans défaut.

Acier brossé et lisse à perte de vue.
Non pas bleu perle ou bleu de verre.
Acier opaque, mais translucide tout à la fois !

Sa mesure précieuse et sobre :
D'une dureté noble de métal.
Souple et malléable dans sa contexture de film tendu
Comme une lame qui repose. Et à ses lèvres gît
Une autre étendue plane : la darne pesante du sable.

Sa légèreté qui retombe.
Soulevée à peine, et à peine remise :
Sa double légende endormie.

Scintillement durci. Lent tremblement fondu.
Telle une musique larvée et qui navigue en sa prunelle…
Ou cette tôle fine par où s'introduirait, au fil de l'eau
La tranquille fêlure de nos esprits.

Son équilibre enfoui
Sous la surface molle des choses.
Mer qui broie et recèle
Nos maigres subsistances.

La traversée limpide

* * *

Chapitre 11

Le paysage s'était remis à rouler, tout autour d'Alan. La sensation de vitesse lui était devenue plus oppressante que jamais et la végétation, avec ses blocs énormes d'arbres qui se découpaient sur les prairies et sur l'azur, ses bosquets surgissant brutalement dans l'encadrement des fenêtres, lui semblait plus présente et plus agressive à la fois. Plus touffue et plus verdoyante que ce qu'il avait pu ressentir deux jours auparavant, alors qu'il traversait la calme Normandie. Était-ce parce qu'il se montrait plus attentif désormais ? Moins accaparé par ces lignes qui, d'ordinaire, dansaient devant ses yeux, pesamment échappées des livrets qu'il étudiait et qu'il venait exceptionnellement de délaisser, maintenant qu'il roulait à vive allure vers Londres ? Était-ce aussi parce que son esprit s'était rendu plus disponible à ce qui l'entourait ?

Il le savait : les trains anglais gardaient une longueur d'avance, technologiquement parlant, sur ceux du vieux continent. Malgré des paysages plus découpés et certainement plus accidentés que les vagues plaines calcaires de la Basse-Normandie, ce train filait indubitablement plus vite que sa réplique française, empruntée deux jours auparavant, comme s'il était animé d'une humeur plus allègre. Les ingénieurs avaient multiplié, tout au long du trajet, les petits ouvrages de confort ferroviaire, de façon à mieux couler la ligne sinueuse des rails dans le tracé vallonné du terrain. Ponts, viaducs et tunnels s'égrenaient à la suite les uns des autres, se succédant à un rythme toujours croissant, et amplifiant cette impression d'un paysage qui, comme un fauve indompté, vous sautait à la figure - et il fallait du temps à chaque voyageur pour s'accommoder de cette impression désagréable d'un félin vous bondissant à la gorge ! -.

Désormais, Alan se sentait tellement pressé d'arriver. Deux ans déjà qu'il avait quitté ces paysages familiers de son enfance ! Deux ans qu'il avait délaissé cette île natale et, dans le lointain - il le pressentait ainsi, au fond de lui - la grande métropole londonienne lui tendait les bras. Ce

retour s'annonçait comme des retrouvailles bienheureuses… Un retour aux sources de son être, chargé de la promesse chaleureuse de nouvelles embrassades, de confraternelles accolades et de sourires ravis s'étalant sur les visages illuminés. Il y aurait aussi nombre d'œillades complices, suivies de ces petites tapes amicales sur son épaule ; des phrases pleines de sous-entendus flatteurs et de sentiments bienveillants.

Deux ans pourtant qu'il s'était ostensiblement éloigné de cette grande bonté que sa ville bouillonnante avait sue lui montrer. Pour l'instant, comme en préambule d'un moment que, souterrainement, il avait tant escompté voir surgir au-devant de lui, au fil des derniers mois qu'il avait passés à voyager dans l'inconnu, seule se profilait, au creux de l'horizon encore incertain de son île, la silhouette des bosquets disséminés. Et pourtant, Alan voyait défiler le paysage, tel un décor se mouvant aux alentours du train, sans lui porter la moindre attention... Car il subsistait en lui une sorte de trouble qui se formait et grandissait à mesure, dans son esprit. Quelque chose comme une appréhension diffuse, mais cependant persistante, le submergeait au fur et à mesure que le train avançait. Comme un vague sentiment lointain qui l'aurait accompagné de tout temps, et qui tressautait plus vaillamment en lui, au tréfonds de lui, à l'instant même de voir s'accomplir cette manière de réunification de son identité. Quelque chose d'indéfinissable se faisait jour en lui, paraissant s'échapper de son propre cœur...

Cela ressemblait à une absence imperceptible de sa tranquillité intérieure. Cette impression s'accumulait en lui, subrepticement et comme à son insu. Ce n'était pas un malaise : non, il ne le croyait pas. Il était tellement habitué à gérer la forte appréhension que lui procuraient, d'ordinaire, les évènements de sa vie d'artiste, ainsi que cette agitation fortuite qui le minait parfois, depuis sa plus tendre enfance, tandis qu'il devait se présenter devant son public, droit sur la scène, dans la demi-pénombre aveuglante des projecteurs, en tenant fermement le manche de son instrument salvateur. L'instrument et lui, en ces circonstances-ci, ne faisaient plus qu'un, et cette vague inquiétude envahissante se dissolvait peu à peu dans cette réunion improbable de l'un avec l'autre : de l'homme avec sa matière la plus expressive. Mais c'était un tout autre sentiment qui, aujourd'hui, l'habitait...

Ce n'était pas un mal-être non plus. Ou pas exactement. Ni une fortuite perception intuitive de ce qui l'environnait et que lui imprimerait à contrecœur la vitesse qui émanait du train, faisant filer les coteaux ensoleillés de part et d'autre du wagon, à travers les vitres à moitié embuées de sa cabine. Le défilement de certaines crêtes et de quelques vallons dont il retrouvait l'odeur particulière, peut-être… ? Ou cette forme spécifique des contours du paysage qui s'étaient imprimés depuis si longtemps déjà dans ses souvenirs... ?

Fidèle à sa nature et rempli de cette pondération qui faisait sa force de caractère – celle-là même que lui avait prodigué cette maîtrise de soi qu'on admirait généralement en lui -, Alan essaya d'en démêler l'écheveau et d'en remonter virtuellement le fil. Les rails claquaient sous les roues, à intervalles réguliers, et marquaient cette cadence musicale propre à faire éclore la concentration la plus aiguë de son être, et qu'il était le seul à savoir déployer en ces occasions-ci. Car quelque chose émanait, en effet, du mouvement de roulis lui-même. Cela montait-il du roulement assourdi de métal qui s'arrondissait sur les lignes dures, quoiqu'en partie émoussées, de la voie ? Cela était-il produit par cette impression qui se coulait, bien malgré lui, à l'intérieur d'un panorama évanescent qui se formait et se défaisait sans cesse autour de sa personne ? Ou cela était-il ancré en lui, bien plus profondément encore, au-delà d'un vague sentiment paysager ? Cela lui venait-il de sa propre profondeur : de son épaisseur insondable qui – il le savait parfaitement - restait obscure et inaccessible pour tout autre que lui ?

Certes, lui revenait en mémoire le souvenir de ces longs paysages qu'il avait si souvent traversés tandis qu'il allait, tout enfant encore, avec son professeur de musique, assister aux premiers concerts de sa jeune existence d'artiste ; lorsqu'il vînt, par la suite, parfaire ses cours et confronter ses connaissances acquises à Cliff End, dans cette mêlée studieuse de la capitale ; lorsqu'enfin il fut confronté à ses premières auditions, bientôt suivies de ses premières prestations... Non, ce n'était pas cela non plus, ou plutôt pas exactement, qui l'oppressait aujourd'hui.

Il lui semblait que c'était le voyage lui-même ; ou bien la nature même de ce voyage qui l'oppressait terriblement. Ce n'était pas le fait, tant ressenti par le passé, d'être en attente d'une destination ou d'un point d'attache nébuleux. Non. Mais plutôt le fait de vivre ce mouvement perpétuel des voyages comme une continuelle translation de lui-même,

générant une sorte d'indécision de son état ou de son être. Car ce mouvement s'était développé en lui dans la durée... Cette translation conjointe de l'être et du monde lui semblait soudain consubstantiellement liée à la musique, à cette nature même de la musique. Rien ne pouvait jamais réellement être saisi dans la musique, ni, bien sûr, être touché du doigt. Ni même se fixer de manière pérenne dans un corps tangible et immanent. Certes, la permanence de la musique était indéniable pour qui la fréquentait assidument. Sa sublime transparence était, elle aussi, incomparable et paraissait à ceux qui la pratiquent de haute volée d'une beauté qui perdure : intense et vibrante, comme un cœur qui bat. Mais elle ne possédait pas cette consistance propre à la matière. Ni de formulation certaine, non plus - hormis ces innombrables portées diffuses qui s'entrechoquaient en ce moment dans son esprit - telle qu'en possèdent les corps chimiquement identifiables. La musique brillait toujours, dans l'espace, telle une antichambre de la matière. Elle était cette alchimie savante et mystérieuse à la fois, avant que naisse, concrète et sûre, cette énergie qui donne forme et vie au monde palpable des choses. Elle était d'une alchimie splendide et houleuse à la fois, furieuse autant qu'ardente, comme un magma en formation qui préexisterait à l'esprit lui-même : avant que ne se forme l'idée même de la pensée en l'être ; le concept intangible de l'existence de l'être… C'était en cela, pour Alan, que consistait l'exigence suprême de l'art.

C'était donc le voyage pour lui-même qui fécondait le trouble qui s'était emparé d'Alan, pensa-t-il. Le train entrait maintenant dans la très grande banlieue de la capitale anglaise. Il y avait eu, d'abord, quelques maisons rustiques éparses qui s'étaient répondues de loin en loin, puis de façon plus rapprochée, entre les haies et les bocages, ou à la lisière de quelques bosquets touffus. Puis un tissu d'habitation plus dense s'était fait jour peu à peu, avec cette omniprésence de la brique rouge, trait caractéristique de cette architecture des maisons prolétaires, autant que petites-bourgeoises. Il reconnaissait cette marée montante de la ville dans laquelle il s'enfonçait d'ordinaire avec délice. Mais, dans le même temps, cette sensation étrange ne le quittait plus d'être sur un chemin inconsistant qui se dérobait sans cesse sous son être. D'être sur une route non plus par sa propre volonté, mais par et pour la musique. D'être comme porté par le fluide vaporeux de la musique, plus qu'il n'arrivait à réellement diriger le parcours insidieux de sa vie. Plus qu'il ne maîtrisait son propre destin…

En quelque sorte, il était devenu la proie de ce qu'il avait cru, anciennement, pouvoir apprivoiser, afin de le conquérir et de le soumettre. Car c'était bien lui - il s'en rendait compte désormais - qui lui était soumis. Et les chemins qu'il empruntait, invariablement, se dérobaient sous ses pieds, à la vitesse voulue par quelques roues d'acier. Le paysage, autour de sa cabine, se mouvait, sans qu'il n'ait plus aucune prise sur la matérialité concrète des choses. Et tout empreint de cette nouvelle évanescence dont, à cet instant précis, il mesurait parfaitement l'attraction, Alan se demandait en lui-même : qu'est-ce qui pourrait l'attendre, lui, le virtuose insaisissable, le musicien errant du monde ? Oui, qu'est-ce qui pourrait bien l'attendre, lui, l'infatigable voyageur des notes, tout là-bas, au bout de cette route sans fin dont il avait fait sa vie ?

Chapitre 12

Enfin, il était blotti là, sous cette grande verrière, et transi de lumière. Le soleil l'illuminait de sa toute puissance et sa matière translucide imbibait l'espace gigantesque, telle une éponge se gorge d'un liquide. Lui, il se réjouissait à la vue de ce treillis monumental de poutrelles aériennes qui s'étageaient au-dessus de sa tête : une charpente d'une telle envergure, d'une telle majesté, si complète et si somptueuse... Ainsi que de cette impression de libre perspective qui semblait se dégager de sa structure légère. Le volume de la halle découpée en de multiples travées se dessinait en transparence : à la mesure des machines qui venaient se loger en son sein, encore toutes fumantes ; mais sagement alignées le long de leurs plateformes de béton, dans cet antre pur de verre et de métal.

La gare Victoria était si vaste et si spacieuse que la foule paraissait dérisoire, perdue sur ses quais interminables. Les panaches de fumée crachés par ces ventres d'acier se dissipaient lentement dans la masse épaisse de la lumière, comme à l'intérieur d'un tableau impressionniste nouvellement créé, accompagnés de ce calme et de cette volupté si particuliers des éléments âprement maîtrisés. Une certaine agitation régnait, cependant, dans ce gouffre de la grande halle, mais comme en sourdine et accompagnée d'une résonance feutrée. Un sifflet strident s'élevait, parfois, d'un de ces géants de métal ; plus loin, on rejetait un long jet de vapeur...

Mais tout restait dans l'ordre naturel des choses. Et en posant le pied sur le plan immobile de la plateforme, sur cette surface blanche et lisse de ciment exhaussé, une base concrète, enfin, se solidifiait sous lui pour accueillir son être qui chancelait. Le rocher d'une grève reprendrait-il à nouveau consistance ? Car enfin, un havre de paix semblait avoir été atteint !

Là prenait fin le trouble qui agitait Alan. Il pouvait de nouveau prendre le temps de se réhabituer à une terre ferme. Et se fondre mélancoliquement dans le flux des passagers qui remontaient le quai vers l'épaisseur énigmatique de leur quotidien… Vers ces repères précis de leurs vies de tous les jours : réglées de mille façons différentes, mais toutes parallèles. Comme cela était bon de se sentir happé par cette pesanteur tranquille d'une foule ! De se couler, tel un corps léger et anonyme, dans cette grande substance malléable d'une multitude, sans terme échu ; dans cette immense affluence qui commande au mélange des vies humaines, dans cette grande corporalité de la ville... C'était comme un sang qui battait, depuis ce grand cœur de la ville que représentait la gare : invention si nouvellement fraîche d'une cité qui se dessinait, dans l'esprit d'Alan, d'une manière quasi anatomique. Et en son sein protecteur, on ne pouvait que se laisser aller à se perdre un instant ; à tenter d'abandonner sa propre corporalité, sa conscience de soi, sa propre inconsistance, afin de mieux prendre le temps de réintégrer le corps de cette urbanité nouvelle.

C'était à cela qu'Alan pensait, en suivant machinalement le flot qui s'épanchait sur le quai et en le remontant vers la salle grandiose des pas perdus. Dans un coin isolé, quelqu'un lisait un journal, d'un air absorbé. Ici, on se hélait de loin, timidement. Là, une vague d'ombre et d'inquiétude passait subrepticement sur un visage, ce qui le rembrunissait. La nature humaine explosait tout entière dans ce festival des poses et des couleurs, d'où la diversité précieuse de l'univers social éclatait au grand jour. Pourquoi une telle angoisse se faisait-elle jour dans une main tendue ? Pourquoi un tel déchirement se lisait-il dans ce regard furtif, lancé à la sauvette ? Pourquoi de telles insouciances lui répondaient-elles, comme des butées amères d'indifférence ? Tout cela s'entrechoquait dans une gare, et d'une manière tellement particulière, sous cet espace ouaté d'une haute verrière !

Alan prenait un plaisir réel, cependant, à prolonger, autant que faire se pouvait, ces quelques instants volés à côtoyer ce secret d'être dont

s'affublaient ses semblables : condition qu'il sentait palpiter dans ces lieux éminemment ouverts et que, pour cette raison même, on nomme « publics ». Dans ces lieux où peuvent se lire les innombrables reliefs de l'âme humaine, proprement mise à découvert par la profusion de cette foule bigarrée. Cette façon d'être à nue sans même s'en apercevoir, sans en prendre réellement conscience, était pour Alan source d'un fort enseignement de vie, ce dont il avait déjà longuement parlé avec son vieux professeur. Ils avaient, en leur temps, convenu que l'art en général ne pouvait avoir de véritable objet que la transcription réelle ou confuse, c'était selon, de cet étalage fortuit des natures humaines patiemment accumulées, dans leur extrême diversité, autant que dans leur inaliénable globalité. Et que celui qui entreprenait de se faire l'interprète de cette grande fresque esquissée par l'aventure humaine de ses congénères devait savoir manier les instruments de son art avec un tact immense, afin que puissent être rendues sensibles toutes les nuances de ces innombrables disparités. Mais il devait savoir le faire, aussi, sans jamais rien forcer du trait ni porter une attention excessive, ou par trop précise, sur telle ou telle facette de caractère, ou tel aspect particulier qui affectait ses contemporains. Toujours, en somme, cette même exigence : le ressenti en soi ; le ressenti pour lui-même, afin de mieux savoir porter son enseignement au-dehors de soi. Oui, c'était en cela que consistait une grande partie de ce qu'Alan tentait, à chaque instant, de recréer par la musique, pour que son art fût sensible à tous, et que par son intermédiaire il touchât le plus souvent directement au cœur même de sa cible.

C'était pour cette raison-ci que la grande verrière était, pour Alan, un lieu réellement magique et béni à la fois : comme un grand révélateur de l'âme humaine. Un appareil radiographique géant de cette âme qu'il tentait de faire rentrer, d'une façon ou bien d'une autre, à l'intérieur des lignes qui composaient ses portées. Car il s'en nourrissait véritablement, comme on se nourrit de chaleur et de vin, dans cette franche communion qui se tramait entre lui et l'esprit de ses semblables. Mais cette communion restait quelque peu distante, et sa position sociale ne lui permettait que trop rarement d'exprimer avec un tant soit peu d'épanchement cette affection qu'il entretenait pour ses contemporains. Il l'exprimait seulement d'une façon différente, avec des moyens autres que ceux utilisés par ses semblables et à l'aide d'outils qui n'appartenaient qu'à lui. Et si sa personnalité s'en ressentait certainement, au point qu'on pouvait parfois juger son attitude distante et son comportement détaché, il ne se sentait pas moins impliqué,

pour autant, dans cette vie sociale qui grouillait dans tous les lieux qu'il affectionnait de fréquenter.

Fort de ces réflexions, Alan pénétra dans la ville. Il déboucha dans l'artère qui faisait face à la gare : toujours en prise directe avec ce bouillonnement et cette agitation qui irradiaient les quatre coins de la capitale. Son esprit rasséréné, il commençait à redécouvrir les réflexes anciens qui lui indiquaient vers où tourner ses pas pour retrouver, par exemple, vers la droite, Piccadilly Circus… Et derrière cette place animée, comment rejoindre les théâtres qui étaient son environnement de prédilection… Pour une fois, il n'avait prévenu personne de son arrivée, se disant qu'il profiterait mieux ainsi de ces moments intimistes qu'imposait la lente réappropriation des êtres et des lieux. Il renforçait sa confiance dans l'idée qu'il trouverait à tout moment le soutien dont il aurait besoin pour disposer du calme propice à sa réinstallation, prévue pour seulement quelques semaines, dans cette ville immense qui l'attendait. Et qu'il avait lui-même tant attendue !

Car tout comme lui, elle était en attente de son prochain concert, programmé depuis plusieurs mois déjà. Il savait aussi que son impresario, qui s'occupait activement de ses affaires d'artiste et prenait une large part dans l'organisation de ses tournées, devait être impatient de le retrouver. Son appartement, situé au beau milieu du quartier des arts, lui serait toujours ouvert. Il était plutôt modeste de taille, mais meublé avec soin. Et un petit bureau, qu'Alan avait déjà occupé plusieurs fois par le passé, était un havre parfait pour le recevoir quelque temps. Il pourrait y répéter à loisir : pas trop tôt le matin, ni trop tard le soir, mais cela correspondait à ses habitudes. Surtout, il pourrait s'approprier le grand divan moelleux où, d'ordinaire, son ami entassait une multitude de documents personnels : partitions de sonates, livrets de lieder, programmes d'opéras, brouillons de courriers en attente, coupures de journaux variées à classer, dossiers documentaires ou administratifs en souffrance, cartons d'invitations... Ce bric-à-brac le faisait toujours sourire, tant que lui-même n'avait pas à en supporter la fastidieuse accumulation dans sa vie quotidienne. Et ce qu'Alan ressentait le plus, dans cet univers douillettement studieux, c'était l'odeur de vieux papier et d'encre qui se mêlait à la poussière et aux heures de travail... Le temps de s'imprégner totalement de l'esprit de sa prochaine prestation, ce petit cabinet deviendrait un univers fascinant et confortable, où se répon-

draient les échos de leurs exaltantes conversations, parfois entrecoupées des résonances suaves de son violoncelle.

* * *

Aujourd'hui que s'élève comme un pan de matière
L'orage frontalier. Aujourd'hui que la terre
S'en vient à croire aux rêves des vents animaliers.
Aujourd'hui que le ciel est un vrai champ d'azur
Aux lames étirées. Aujourd'hui, qui rassure ?

Pas une architecture aux formes épurées
Dans l'âpre végétal. Pas un son qui capture
Dans sa joie minérale tous nos sens éveillés.
Pas un lieu de clarté où l'on puisse habiter.

Aujourd'hui qu'illumine un grand feu étoilé
Où suivre nos tracés. Aujourd'hui que nous rime
La saccade endiablée qui rythme nos idées :
Pas un repos guerrier, pas une éternité.

Aujourd'hui qui rassure ? Aujourd'hui qui emmure ?
Aujourd'hui qui mesure tout le temps écoulé ?

Aujourd'hui que s'érigent de grandes ossatures
Comme un camp fortifié. Aujourd'hui que capture
Dans la nuit la mesure de nos projets voilés.
Aujourd'hui que construit comme une symphonie
L'homme sur sa portée : demain, la liberté !

Architecture

(Fin de la première partie)